

Lumière et ombre du caudillo



SOMMAIRE



<u>Introduction</u>	3
<u>I) Le contexte: la Révolution mexicaine</u>	4
A) Le Porfiriato (1876 à 1911)	4
B) La Révolution mexicaine	5
C) Le rôle des caudillos dans la Révolution	6
<u>II) Le contrôle de l'image par les caudillos</u>	8
A) Les moyens modernes de la propagande	8
B) L'image proposée par la propagande	8
C) La vitalité de l'image des caudillos	11
<u>III) La postérité de l'image du caudillo dans l'art et la culture populaire</u>	13
A) Qualité et prestige des caudillos	13
B) Aspects négatifs du caudillisme	18
<u>Conclusion</u>	22
Annexes	23
Lexique	33
Bibliographie	35
Remerciements	37

Introduction :

Au début du XX^{ème}, en Amérique latine et plus particulièrement au Mexique, naît un nouveau genre de leader politique dans la longue période d'instabilités qui suit le processus de décolonisation. Ces dirigeants, appelés **caudillos**, n'ont pas hésité à prendre les armes pour se faire entendre et sont issus de milieux sociaux divers. Ils ont en commun une soif de gloire, de pouvoir et deviennent de véritables représentants pour un peuple rural en quête d'identité. Adoptant souvent des techniques de guérilla, ces chefs militaires des révolutions ont été propulsés sur le devant de la scène politique du pays grâce à leur courage, leur charisme par les paysans et les indigènes amérindiens mécontents du système agricole sud-américain. Celui-ci est en effet dominé par les grandes familles riches et les propriétaires étrangers qui monopolisent la quasi-totalité des terres cultivables dans leurs **haciendas**. Au Mexique, durant la Révolution de 1910, deux caudillos, Emiliano Zapata et Francisco Villa se distinguent grâce à leur influence, qui ne cesse de croître auprès du peuple. Celle-ci s'étend bien au-delà de l'état d'origine, et repose en grande partie sur une mise en scène quotidienne et une image forte véhiculée par les partisans. Cependant, la férocité et les méfaits du caudillisme sont connus, et certains artistes, montrent dans leurs œuvres la face la plus sombre de ce régime primaire, et l'ambiguïté de certains chefs. Le culte de la personnalité de ces caudillos et la vague d'espoir presque utopique que la Révolution a suscité toujours très présent aujourd'hui dans les couches basses de la société mexicaine ne doivent pas faire oublier un certain nombre d'éléments. En effet le détournement des symboles, la révélation des massacres, le peu d'impact final sur les décisions politiques qu'ont eu ces révoltes doivent aussi être pris en compte dans l'analyse de l'image du caudillo. On peut également penser que le bilan de la Révolution est largement négatif pour les paysans dont les revendications n'ont pas été suivies de réformes gouvernementales, et qui resteront une classe isolée à surveiller pour les autorités fédérales. Il faut attendre les années 1930 pour que l'économie du pays se relève définitivement de la Révolution et pour assister à l'application des réformes que le peuple revendique depuis des années. Mais même malgré cela le portrait positif de ces caudillos a de tout temps prévalu dans les consciences collectives mexicaines.

Sous quelles facettes l'image du caudillo, élément principal de sa puissance, se décline-t-elle?

Dans un souci de clarté, nous observerons d'abord le contexte de la Révolution mexicaine, indispensable pour comprendre le rôle joué par les caudillos, puis leur propagande, et enfin la façon dont les artistes ont levé le voile sur une autre face du caudillisme, parfois bien moins positive.

Première partie:

Le contexte: la Révolution mexicaine

A) Le Porfiriat

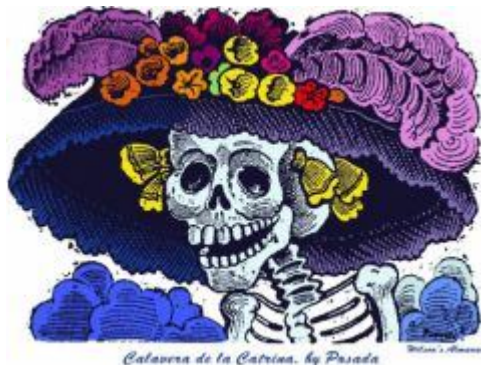
En 1821, le Mexique vainc définitivement les armées espagnoles et acquiert son indépendance après trois siècles de domination. Cette date marque aussi le début d'une longue période d'instabilité politique, jusqu'en 1876 où le général Porfirio Diaz s'installe à la présidence.

Porfirio Diaz (1830 – 1915) acquiert son prestige en luttant contre les Français lors de la campagne de Napoléon III au Mexique et est l'un des principaux artisans de la défaire de Maximilien Ier, notamment avec la prise de Mexico en 1867. Après son arrivée au pouvoir, il met en place une **dictature** et y reste jusqu'en 1911, à l'exception de deux courtes périodes. Pour cela, il respecte les formes légales, car promulgue un grand nombre d'amendements à la Constitution qui lui permettent d'enchaîner les mandats présidentiels alors que la celle-ci l'interdit.



*Porfirio Diaz, en 1910
(auteur inconnu)*

La période durant laquelle Diaz dirige le pays est marquée par la paix, la stabilité politique et la prospérité. Entouré d'intellectuels et de techniciens (surnommés les « Científicos »), il gouverne avec l'appui des élites économiques qui tirent profit de son vaste programme de modernisation. Il désenclave les terres du nord et du centre en dotant le Mexique de routes et de chemins de fer, établit des relations diplomatiques avec de nombreux pays et s'attire la bienveillance des autorités catholiques en limitant les effets des lois anticléricales dites de « Reforma ». Celles-ci, promulguées en 1856 avaient en effet provoqué une guerre civile entre libéraux et conservateurs catholiques. Le pays s'ouvre aux capitaux étrangers et les industriels européens et nord-américains investissent au Mexique, bâtissent des mines, des puits de pétrole, des plantations. Le secteur primaire est lui aussi en pleine expansion: dans un souci d'optimisation, les terres sont concentrées dans les haciendas sous le giron de puissants propriétaires terriens. C'est donc sous Diaz que Le Mexique entre enfin dans l'ère industrielle.



*La Calavera de la Catrina, José
Guadalupe Posada 1910*

Cette prospérité crée pourtant de nombreuses inégalités. En rassemblant les terres en haciendas, les petits propriétaires -souvent des indigènes amérindiens- ont été déportés et contraints de céder leurs terres. On les exploite désormais dans les haciendas pour un salaire misérable et les conditions de vie sont très difficiles. Les richesses engendrées apportés par l'industrialisation profitent donc surtout aux dirigeants mexicains et aux industriels étrangers, alors que les paysans et les couches basses de la société sont de plus en plus opprimés. Le mécontentement augmente donc dans cette

population, tandis que les intellectuels critiquent aussi la dictature et les couches dirigeantes. En haut à gauche, la *Calavera de la Catrina*, par José Posada est une caricature de la haute bourgeoisie porfiriste qui profite de sa richesse grâce aux souffrances du peuple. D'autre part, la prospérité qui accompagne le porfiriat connaît également un coup d'arrêt en 1907, quand une crise économique importante frappe le Mexique: la baisse des salaires et l'explosion du chômage augmentent le mécontentement. Le consensus sur lequel s'est jusque-là reposé le pouvoir de Porfirio Diaz semble de nouveau très précaire.

B) La Révolution mexicaine

Dès les premières années du Porfiriat, de nombreux intellectuels réfutent la légitimité de Diaz à la tête de l'Etat. La crise économique qui sévit est l'élément déclenchant qui leur permet de rassembler des partisans et de mettre leurs idées en action. Les trois frères Flores Magon, Jésus, Ricardo et Enrique sont reconnus comme les précurseurs de la Révolution et fondent dès 1900 le journal d'opposition *Regeneracion*, de tendance



anarchiste. Cette activité vaut à Ricardo, le plus actif des trois frères, de la prison à deux reprises. Ce dernier et Enrique fondent également en 1906 le Parti Libéral Mexicain, parti anarchiste qui s'implique beaucoup par la suite lors de la

Ricardo et Enrique Flores Magon pendant la révolution (auteur et date précise inconnus)

Révolution. Si eux-mêmes ne prendront pas part aux luttes armées, leurs idées influencent beaucoup les révolutionnaires mexicains, et sont reprises par Zapata dans son [Programme d'Ayala](#): suppression de la réélection, abolition de la peine de mort, éducation obligatoire jusqu'à 14 ans, expropriation des haciendas au profit des petites et moyennes propriétés.

La Révolution commence officiellement en 1910. Lors des cérémonies pour le centenaire de l'Indépendance, de nouvelles élections ont lieu et le président-dictateur Diaz semble bien parti pour remporter la victoire et commencer son septième mandat. Cependant un opposant, Francisco Madero, au cri de «suffrage effectif – non à la réélection» rassemble les mécontents et les laissés-pour-compte du porfiriat et remporte la victoire. Mais le refus de Diaz de reconnaître l'élection déclenche la guerre civile. En quelques mois, les maderistes prennent le contrôle du pays et Diaz, craignant une intervention des Etats-Unis d'Amérique, favorables à Madero, démissionne et s'exile à Paris, où il meurt en 1915.

Cependant, la chute de Diaz et la prise du pouvoir de Madero n'arrête pas les troubles qui agitent le pays. Le parti porfiriste cherche à revenir au pouvoir et le nouveau Président est démis de ses fonctions par un complot qu'a organisé le général Victoriano Huerta, et est assassiné par ce dernier le 22 février 1912. Cette trahison provoque une réaction immédiate qui ouvre la deuxième phase de la Révolution. Les années suivantes seront plus dures, les affrontements plus sanglants. Trahisons, coups d'état et guerre civile deviennent le lot commun des Mexicains. C'est là que les mouvements populaires, et en particulier ceux de Villa et de Zapata prennent encore plus d'ampleur et jouent un rôle déterminant en réussissant à acquérir une portée nationale. Les différentes factions armées qui ont émergé au Mexique se révoltent et se liguent contre le général putschiste. Avec les troupes d'Emiliano Zapata, au Sud du pays, l'armée de Pancho Villa, au Nord, et les partisans de Venustiano

Carranza (celui-ci est davantage opportuniste que révolutionnaire), l'étau se resserre autour de Victoriano Huerta. Le 15 juillet 1914, le dictateur qui ne s'est maintenu au pouvoir que dix-sept mois, s'exile lui aussi. Après la victoire des rebelles, Carranza devient Président mais se retourne contre ses deux adjoints. Avec l'aide du général Alvaro Obregón, il bat les armées de Villa, et fait assassiner Zapata en avril 1919. Pancho Villa est tué en 1923. Les deux leaders charismatiques de la révolution sont donc éliminés, alors que la réforme agraire demeure dans le domaine du rêve. Avec l'élimination de Villa et Zapata, le pouvoir fédéral semble renforcer, mais le pays ne trouve toujours pas sa stabilité. En effet, en 1920 Obregón se révolte contre Carranza, qui est tué le 20 mai 1920. Obregón est alors élu président, mais le pays est à nouveau à feu et à sang quand un de ses amis Adolfo de la Huerta le trahit début 1924. Sa révolte suivie seulement par quelques officiers de l'armée est durement réprimée. Entre les années 1925 et 1934, le peuple excédé par les massacres et les pillages connaît une dernière crise: un sanglant conflit religieux. Obregón et son successeur Plutarco Calles mènent une politique d'anticléricalisme farouche. Dans les campagnes, les **Cristeros** prennent les armes et mettent en échec les armées fédérales. Obregón est même assassiné par un étudiant catholique le 17 juillet 1928, mais des accords sont cependant peu à peu trouvés entre les deux partis et le conflit prend fin au début des années 1930.

Le Mexique ne retrouvera la paix, la stabilité et la prospérité qu'avec le président Cardenas à partir de 1935.

C) Le rôle des Caudillos dans la Révolution

Les caudillos auxquels nous nous intéresserons, Emiliano Zapata, « Pancho » Villa et Alvaro Obregón, sont tous trois des chefs militaires. Le contexte de la Révolution leur a permis de le pouvoir, sinon dans le pays, du moins dans les régions dont ils sont originaires, grâce aux masses paysannes et déshéritées auxquelles ils promettent la fin de la domination des grands propriétaires. Ils se démarquent par leur absence de scrupules le nombre d'assassinats commandités par les différents chefs militaires durant la Révolution est éloquent, tout comme le nombre de dirigeants mexicains assassinés et la propagande qu'ils mettent en place pour rallier toujours plus d'alliés.

Emiliano Zapata est né au Mexique dans l'état du Morelos en 1879. Fils d'un indien, il n'appartient pas lui même aux classes les plus défavorisées puisqu'il est «**charro**» mais côtoie tous les jours la souffrance des **peones**. Il commence son engagement politique en 1909, avant la Révolution, pour obtenir l'élection d'un de ses amis au poste de gouverneur du Morelos, puis il prend les armes pendant la Révolution, en 1910, contre Diaz pour obtenir des réformes agraires. Cependant, après la prise de pouvoir par Madero, il se révolte très vite et reprend les armes, déçu de sa trop grande modération, et se constitue une immense armée dans le Sud du pays, qui constitue un réel poids politique et militaire. Il s'allie à Villa et à Carranza pendant la guerre contre Huerta, puis, trahi par Carranza après sa prise de pouvoir, le combat aux côtés de Villa. Cependant, il est assassiné sur ordre du Président en 1919, pendant la fusillade de l'hacienda de San Juan Chinameca. Surnommé « l'Attila du Sud », Zapata est l'un des plus grands chefs militaires de la Révolution et le symbole des luttes pour le peuple.

Doroteo Arango Arambula, plus connu sous le nom de **Francisco « Pancho » Villa**, est né en 1878 dans l'état de Chihuahua, et issu des milieux sociaux les plus bas. Orphelin dès l'âge de douze ans, Il devient un célèbre bandit, connu dans tout le pays. C'est en 1910 que le politicien Madero qui lui offre la possibilité de s'illustrer et d'obtenir l'amnistie de ses nombreux crimes et délit. Madero a en effet besoin d'hommes aguerris pour

sa révolution face au dictateur Diaz. Ce choix se révèle payant puisque Villa s'illustre dans la prise de Ciudad Juarez le 9 mai 1911. En 1913, après l'assassinat de Madero, il lutte contre Huerta, aux côtés de Carranza et Zapata, et prend la tête de la mythique Division du Nord, qui remporte des victoires éclatantes. Après la prise du pouvoir par Carranza, il s'allie en 1915 avec Zapata dans un contrat où ils s'engagent tous deux à lutter contre le nouveau dictateur. Villa est pourtant définitivement battu en 1923, et le pouvoir lui permet tout de même une retraite paisible dans l'hacienda de Canutillo, près de la ville de Parral dans l'état du Durango. Le personnage de Pancho Villa, «le Centaure du Nord» est resté pour toute une population un mélange de guerrier redoutable et de bandit sympathique et charismatique.

Alvaro Obregón, né en 1880 dans l'état du Sonora, fait son entrée dans la Révolution mexicaine en prenant le parti de Madero en 1911. Après l'arrivée au pouvoir de Carranza, il décide de lutter à ses côtés contre les guérillas menées par Villa et Zapata. En 1920, Obregón se soulève contre le Président, et le fait assassiner en 1920. Obregón est alors élu président, puis en 1924, soutient Plutarco Elias Calles pour sa succession. Ce choix provoque une nouvelle crise dans le pays car Adolfo de la Huerta, un de ses plus anciens collaborateurs et un candidat potentiel à la présidence, se soulève en estimant que le soutien du Caudillo doit lui revenir (cet épisode inspirera à Martin Luis Guzman l'histoire de son roman *L'Ombre du Caudillo*). Finalement, Calles est élu et en 1928, mais Obregón est tué par un extrémiste catholique, opposé à l'anticléricalisme du Caudillo. Alvaro Obregón est peut-être le moins «caudillo» des trois figures que nous étudions. En effet, bien qu'originaire de l'état de Sonora et arrivé au pouvoir grâce au peuple, il s'en est très vite détaché afin d'obtenir une image plus correcte de militaire et chef d'état. Il demeure néanmoins un personnage très important dans la Révolution mexicaine, de par son génie militaire, et l'anéantissement des guérillas, et aussi parce qu'il restera près d'une décennie au pouvoir.

Nous allons à présent étudier tout les aspects de l'image des caudillos que nous venons de présenter.

Deuxième partie : **La propagande sous le caudillisme : le contrôle** **de l'image**

A) Les moyens de la propagande

Comme tous les caudillos d'Amérique latine de la même période, les leaders mexicains utilisent beaucoup la propagande, pour rallier plus de gens à leurs causes. Celle-ci se base surtout sur les images, le peuple étant alors peu cultivé et la plupart du temps analphabète. En effet la population, composée en majorité de paysans, travaille dans les haciendas, pour un salaire très bas et avec des horaires difficiles. Ces conditions misérables et l'enseignement pas obligatoire ne peuvent permettre l'éducation des populations. Les caudillos ont pourtant su, grâce à l'image fédératrice qu'ils véhiculent, canaliser leur amertume et leur colère contre le système agraire pour les rallier à eux et en faire les bases de leurs armées. C'est au peuple, puis la propagande qu'ils doivent leur pouvoir.

La période de la Révolution mexicaine et les années qui précèdent sont marquées par un événement de première importance dans le domaine de la communication politique : la photographie, inventée par le français Niepce entre 1822 et 1826. Facilement reproductible, elle se répand dans le monde. Cette «démocratisation» de la photographie permet aux hommes politiques de mieux se faire connaître du peuple, et de mettre en place une propagande plus efficace que celle véhiculée jusque là par les gravures et les tableaux. Elle devient effectivement plus facile à reproduire et à diffuser et offre une impression de réalisme plus à même de convaincre les destinataires de la véracité des informations reçues. Les chefs d'Etat des pays industriels utilisent la photographie à des fins de communication depuis déjà plusieurs décennies. Au Mexique, cette utilisation arrive plus tard, et devient très importante à partir de la révolution. Les caudillos de l'époque, ayant tout de suite compris les avantages de l'invention, se font photographier de très nombreuses fois, et la plupart du temps par des partisans, des journalistes étrangers ou en tout cas avec une pose avantageuse, mais beaucoup plus active que Diaz auparavant, par exemple. De plus, certains groupes de médias nord-américains comme l'hebdomadaire «Collier's» signeront de véritables contrats avec les différents protagonistes du conflit pour disposer de leur couverture médiatique. On peut compter des centaines de photos représentant les différents leaders mexicains et plusieurs reportages.

B) L'image proposée par la propagande

Tous les caudillos ne se représentent pas de la même façon. Si Pancho Villa et Emiliano Zapata se présentent en rudes cavaliers du désert, Alvaro Obregón se montre de manière plus classique et comparable à certains hommes d'Etat comme Porfirio Diaz ou les dirigeants européens, comme un militaire régulier. Cependant, leurs images respectives ont des points communs : la virilité du personnage qui réside dans les attitudes de domination, le regard dur, et la pose assurée, portent la moustache. La proximité avec le peuple, est réelle pour Villa et Zapata, plus fantasmé pour Obregón. Zapata et Villa se représentent en gauchos, symbole de la liberté et du cavalier latino-américain attaché à la terre. Obregón, bien que plus

éloigné de la population pauvre par sa volonté et son haut rang militaire ne rechigne pas à se montrer entouré de gens du peuple (photo à droite).

L'image du caudillo est donc populiste, teintée de virilité exacerbée, de puissance exhibée et de proximité avec les paysans, qui composent les différentes factions du Mexique.

La représentation de Zapata et Villa se rapproche fortement de celle du gaucho. On peut dire que le gaucho est à la pampa sud-américaine ce que le cow-boy est au Texas et aux Etats-Unis. Il porte un grand intérêt pour la nature, les grands espaces, mais aussi les animaux, en particulier les chevaux et le bétail, qu'il élève.

Personnage mystifié, il symbolise l'amour de la terre, la liberté ; les caudillos s'en inspirent donc, réalisant que leurs programmes de réformes agraires et démocratiques leur permettaient de se rapprocher de ces légendes. Et la photo renforce encore cette impression.

En effet les clichés de l'époque, sont réalisés la plupart du temps par des partisans, et montrent bien la volonté des caudillos de s'identifier aux gauchos pour souligner leurs volontés de réformes agraires et démocratiques. On retrouve des similarités entre le gaucho et le caudillo dans le style vestimentaire et dans l'attitude. Le gaucho porte un chapeau simple ou un **sombrero**, des bottes à éperons, un gilet sans manche en cuir, et est constamment représenté à cheval. Sur la photo de Zapata, on distingue ces mêmes attributs : le fouet –quelle est son utilité pour un chef de guerre ?-, le sombrero, le fusil et bien sur le cheval, omniprésent aussi dans les représentations des caudillos.

Enfin, ce qui diffère du gaucho solitaire, pour renforcer une image solidaire auprès de la population, le caudillo agit généralement en bande armée. Ce n'est pas un véritable chef militaire à la tête de soldats en uniformes mais plus le leader d'un groupe de guérilleros, montés à cheval, en un mot des gauchos guerriers. Villa, par exemple, a mis en valeur sa troupe de cavaliers.



Alvaro Obregón aux côtés d'indiens Yaquis en 1915



Zapata et sa troupe pendant la révolution (auteur et date inconnus)



Un Gaucho au XIXème siècle (auteur et date précise inconnus)



Emiliano Zapata sur son cheval (auteur et date inconnus)

Les trois caudillos étudiés révèlent donc un caractère tout à fait novateur, dans la mesure où c'est une propagande qui passe par le peuple, pour destination le peuple. A cette époque, ils sont les principaux à se montrer aussi proches du peuple à cette époque, contrairement aux autres dirigeants, européens par exemple et même mexicains avec Díaz, qui sont peints dans des postures de chefs d'Etats plus éloignées de la population.



*Le Roi Louis-Philippe en 1842
par Antoine François Jean
Claudet*

Voici à gauche un **daguerreotype** de Louis-Philippe Ier, roi des Français de 1830 à 1848. Pris en 1842 par Claudet, on remarque la pose hautaine du roi et ses vêtements bourgeois (chapeau haut-de-forme sur la tablette à gauche, nœud papillon) dans ses luxueux appartements le montrent éloigné du peuple, contrairement à Zapata ou Pancho Villa, et même Obregón.

Le tableau ci-contre illustre bien l'état d'esprit de Diaz. Il s'appuie sur son passé de rebelle contre l'Empire Napoléonien, avec l'uniforme de général et les médailles. Adoptant une posture ferme autoritaire, Diaz met en avant ses compétences militaires et tente de mettre en confiance ses soutiens, ou de les intimider. Bien sûr, les cibles de cette propagande sont l'aristocratie porfirienne et les grands propriétaires. En revanche la forme que prend cette représentation de Diaz – un tableau à l'huile – se prête mal à une diffusion pour le grand public.



*Porfirio Diaz en 1896, huile sur
toile par El Agora (tableau
officiel)*

Les caudillos de la Révolution tentent donc de s'éloigner des images traditionnelles des chefs d'Etats véhiculées par les Beaux-arts. Ils ont donc pour but de se représenter plus proches du peuple que leurs homologues et prédécesseurs et de s'affirmer comme des guides pour la population opprimée et désespérée.

C) La vitalité de l'image des caudillos

Le côté théâtral de l'image traditionnelle des caudillos a pris une ampleur inédite : la propagande va jusqu'à fonctionner seule, sans nécessiter la direction du caudillo, en inventant des rumeurs, des légendes, qui le mystifient ; par exemple, on raconte que Zapata, tué par les troupes de Carranza, a eu pour derniers mots : «ne me laissez pas mourir ainsi, dites que j'ai dit quelque chose...». La faible probabilité que Zapata ait réellement prononcé cette phrase en mourant tend à montrer que certains ont inventé cet épisode, nourrissant ainsi la propagande en faveur du décédé, qui se met dès lors à être revisitée, continuée, manipulée par d'autres. Plus effrayant encore, Zapata pourrait avoir réellement prononcé cette phrase, ce qui montrerait qu'il ne vivait que dans la propagande, et qu'il s'y était inventé une identité qu'il tentait réellement d'incarner.

D'autre part le film Zapata Mort ou Vif réalisé par Patrick Le Gall en 1992 cultive dès le titre, le mystère sur la mort de Zapata: L'Attila du Sud est-il mort ou vif? En effet, plusieurs «Anciens de la Révolution», ou «Descendants des Révolutionnaires», comme ils se qualifient eux-mêmes fièrement, affirment que «Le Général Zapata» n'a pas été tué dans la fusillade de San Juan Chinameca: «Ce n'est pas de la blague», répètent-ils sans cesse. Selon eux, c'était son lieutenant déguisé et d'autres affirment même: «Zapata est ailleurs, poursuivant d'autres luttes, défendant d'autres peuples. Un jour on va le voir réapparaître ici». Le pouvoir fédéral a même du diffuser dans les journaux une image sordide de la tête coupée de Zapata, afin de prouver sa mort à un peuple incrédule. Cette vision du retour de Zapata prend racine dans le mythe **pré-hispanique** de Quetzalcóatl, l'un des principaux dieux des religions **Mésoaméricaines**. C'est aussi bien-entendu une vision christique, pour un peuple à la fois très catholique et superstitieux.

Le peuple s'est fabriqué aussi une image paternelle du «Général Zapata». Ainsi l'un des anciens paysan du Morelos nous explique avec admiration que «Quand Zapata a su que les propriétaires d'ici nous fouettaient et ne nous donnait pas notre part de la récolte, ça ne lui a pas plu, il s'est fâché, et en vrai Charro du Morelos, il s'est mis à la tête de la révolte!». Sans s'en rendre compte, l'homme d'au moins soixante ans qui nous parle, utilise un vocabulaire et une attitude très enfantine, avec des expressions comme «ça ne lui a pas plu» ou bien «il s'est fâché», et une émotion non dissimulée. Dans les couches basses de la population, ce film, pourtant réalisé en 1992, soit 8 décennies après la Révolution, illustre la vitalité du mythe de Zapata dans les couches basses de la population.

Sur la tombe de Zapata, les mots appartenant au vocabulaire religieux comme «apôtre», «foi», «immortel» sont associés à ceux plus rustiques de «Révolution populaire», «agrarisme», «compagnons de lutte». Ces quelques mots simples semblent témoigner de toute l'admiration mêlée de respect et d'espoir qui a unifié la paysannerie, jusqu'à en faire même momentanément une nation.

*«Al hombre representativo de la
Revolución popular
Al apóstol del agrarismo, al vidente que
jamás abandonó la fé
Al inmortal
EMILIANO ZAPATA
Dedican este homenaje sus compañeros
de lucha.»*

*«À l'homme représentatif de la Révolution
populaire
À l'apôtre de l'agrarisme, au visionnaire
qui jamais ne perdit la foi
À l'immortel
EMILIANO ZAPATA
Rendent cet hommage ses compagnons de
lutte.»*

Pancho Villa demeure quant à lui le fameux bandit bon-vivant qui a pris tout de suite les armes pour défendre le peuple oppressé du Nord. Même quand son armée est défaite par Obregón en 1920, et qu'il est escorté sur la route de Parral, retentissent les cris de «Viva Villa!» tout au long du trajet. Fidèle à la révolution, rebelle de tous les régimes autoritaires à l'instar de Zapata, la population paysanne lui voue une reconnaissance encore bien vivace.

Dans le cas de ces deux caudillos, leur image flatteuse a de plus pris au cours du temps au Mexique une dimension qu'on ne soupçonnerait pas; ce n'est en revanche pas vraiment le cas pour Obregón, dont on se souvient moins, sans doute à cause de son aspect plus éloigné du peuple. En effet, si le peu de sources et ouvrages littéraires et journalistes dont nous disposons évoquent toutes, l'allure et la verve de ceux-ci, les faits à proprement parler, semblent intervenir largement en second lieu dans le souvenir et l'imaginaire collectif. On se souvient davantage de la célèbre phrase de Zapata «mieux vaut mourir debout que vivre à genoux», d'un caudillo gauchiste, air grave, moustache virile et lourdement armé, au milieu de guérilleros admiratifs, que des combats violents qu'il a provoqué, envoyant sur le champ de bataille des paysans sous-entraînés contre les armées fédérales, qu'elles soient sous les ordres de Diaz, Huerta ou Carranza. Même chose pour Villa: il dégage moins une image de guerrier sanguinaire et violent que celle d'un sympathique truand. Pourtant criminel jusqu'en 1910, il s'est engagé dans la Révolution pour se faire amnistier; il n'a en outre pas hésité à pénétrer aux Etats-Unis, ivre de rage le 9 mars 1916 avec ses troupes pour exécuter des citoyens américains. La propagande caudilliste fonctionne presque aussi bien aujourd'hui qu'il y a un siècle, pendant le vivant de ses organisateurs.

Cette vision perdurera sans doute longtemps au sein d'une population mexicaine nostalgique, et semble figée, inébranlable. En ce sens, la représentation de l'image du caudillo passe pour une complète réussite. Cette image d'homme à la fois proche du peuple, attaché à la terre, mais s'approchant aussi du divin, sévère mais juste donne l'impression d'un très passé proche, à en écouter la population.

Après avoir étudié l'impact de l'image du caudillo sur le peuple et la société mexicaine en générale, nous allons analyser les différentes visions qu'a eu le monde artistique et culturel sur les caudillos.

Troisième partie : Postérité de l'image du caudillo dans la culture populaire

A) Les qualités et le prestige des caudillos

Certains artistes ont célébré le caudillisme et les hommes qui l'ont incarné ou ont du moins, reconnu les qualités de certains d'entre eux.

Peu de sources littéraires retracent cet épisode de l'histoire, ce qui est tout à fait compréhensible, car la révolution mexicaine s'est déroulée en majeure partie dans un cadre rural analphabète. Néanmoins, Martin Luis Guzman (1887-1976), secrétaire de Pancho Villa durant cette période puis devenu écrivain nous sert de guide littéraire, avec ses deux œuvres majeures *l'Ombre du Caudillo* et *l'Aigle et le Serpent*, dans lesquelles il partage sa vision contrastée du caudillisme.

En effet, Guzman se montre très critique vis-à-vis du système et du modèle caudilliste, car étant basée sur un autoritarisme **autocratique**, il le juge incompatible avec les idéologies révolutionnaire. Martin Luis Guzman, pourtant réaliste, reconnaît volontiers les qualités qui ont permis aux caudillos de se hisser au pouvoir.

Tout d'abord, les caudillos des œuvres de Guzman se révèlent comme de talentueux et charismatiques orateurs.

L'aura, dont disposent Alvaro Obregón et Pancho Villa, rappelle à l'auteur une attitude féline, ce qui fait que les deux chefs de guerre sont comparés à des fauves. Dans la [partie 1, livre 2, chapitre 3](#) de *l'Aigle et le Serpent*, Guzman décrit Villa lors de leur première rencontre: «Son attitude, ses gestes, le regard de ses yeux constamment inquiets évoquaient le fauve dans sa tanière; mais le fauve qui se défend, pas celui qui attaque». Quelques paragraphes plus loin, on peut lire: «Nous tombions sur Pancho Villa dont le cœur était celui d'un jaguar plutôt qu'un homme». Le charisme de Villa peut donc se résumer en une présence impressionnante et majestueuse, qui le rapproche selon Guzman, des grands fauves, marquée par une méfiance quasi-maladive. Cela est mis en évidence lors d'un épisode raconté plus tard. Le caractère unique de ce charisme est souligné par la phrase : «Cette attitude contrastait [...] avec celle des deux autres révolutionnaires», Guzman désigne par «deux autres révolutionnaires» ses compagnons de voyage qui le suivent.

L'aura dont dispose Villa est étonnamment comparable avec celle prêtée à Alvaro Obregón. En effet, Guzman, raconte dans [la partie 1, livre 3, le chapitre 4](#) de *l'Aigle et le Serpent*, chapitre par ailleurs nommé *Origines d'un caudillo*, sa rencontre avec Obregón pendant la guerre contre Venustiano Huerta. Il lui attribue des yeux dont «les reflets dorés évoquaient un chat». Si Guzman ne s'étend pas sur cet aspect du général, c'est tout simplement parce qu'il ne l'apprécie pas, à cause du fait que celui-ci est soutenu Carranza après le schisme des factions révolutionnaires consécutif à la victoire contre Huerta. Il en fait la même description dans *l'Ombre du Caudillo*, dans lequel le Caudillo -avatar d'Obregón- est décrit comme ayant des «yeux de tigre». Du fait des similitudes entre le «type» de charisme qui émane de chacun des deux chefs de guerre, on peut estimer qu'il existe une aura spécifique aux caudillos, ce qui les rapproche. Guzman n'ayant jamais rencontré Zapata, ne

peut savoir si celui-ci disposait aussi de ce charisme spécial qu'il a relevé chez les deux autres leaders.

La deuxième qualité reconnue par Guzman dans le roman, relie différents caudillos, tels qu'Obregón et Villa. En effet, les caudillos refusent de s'identifier au «cliché» militaire qu'ils sont censés incarner: adopter celui du général en uniforme, soigné et civilisé, voire hautain. Lors de la première entrevue avec l'auteur, Villa est étendu sur son lit, coiffé d'un chapeau, armé de son fameux revolver et de sa cartouchière, et vêtu d'une simple chemise. Cette attitude peu martiale doublée de vêtements simples montre bien la volonté du caudillo de se rapprocher du petit peuple, constituant son armée. La simplicité de la réception est également notable car Guzman et ses compagnons sont accueillis directement dans la chambre de Villa.

Chez Obregón, cet aspect est moins souligné. En effet, ce dernier est vêtu d'un uniforme peu saillant et son aspect général semble très négligé « Il n'avait rien d'un militaire. L'uniforme blanc à boutons de cuivre jurait sur lui comme tout ce qui n'est pas à sa place. Le képi [...] lui allait mal, [...] trop petit, il lui descendait, en plan incliné, du sommet du crâne au front.» ([Partie 1, livre 3, chapitre 3](#)). Cet aspect négligé semble tout à fait assumé «Toute sa personne sentait le laisser-aller, un laisser-aller qu'il affectait comme s'il faisait partie de ses mérites de soldat ». Obregón cultive donc une apparence négligée pour ne pas être assimilé aux militaires «normaux», bien que certains, comme Guzman, le considèrent comme le symbole même du militarisme révolutionnaire, meurtrier et dangereux. Cet aspect se retrouve dans sa conversation. En effet, aux questions d'Adolfo de la Huerta, futur président provisoire du Mexique et modèle du personnage d'Ignacio Aguirre de *l'Ombre du Caudillo* de Guzman, Obregón répond « à la blague, comme si son seul désir était pour le moment de bavarder pour le plaisir ». A l'aide de son langage et de son humour, le caudillo montre une volonté de rapprochement envers les autres. Dernier détail : Guzman précise peu après, qu'Obregón « ne vivait pas sur la terre des sincérités quotidiennes mais sur une estrade ; ce n'était pas un homme d'action mais un acteur ». Ainsi, cette mise en valeur personnelle permet de le rapprocher de l'acteur, ce qui rappelle les mises en scène des exploits guerriers des caudillos ou de leur personne même (voir photos de Zapata et Villa plus haut). Guzman reconnaît donc qu'Obregón est un acteur très doué, et cette qualité aura sans aucun doute servi sa carrière.

Guzman n'est pas un adepte des différents caudillos : il fréquente Villa sur ordre de la faction constitutionnaliste de la Révolution, qui s'oppose, après la chute d'Huerta à Zapata, Villa et Carranza comptant Obregón dans ses rangs et n'éprouva pas réellement de sympathie pour lui, en dépit de l'estime que celui-ci lui portait. Il n'hésite pas à lui mentir pour pouvoir fuir le pays à la fin de *l'Aigle et le Serpent*, et donc à le trahir. De plus, Guzman méprise Obregón, qu'il considère comme le symbole du militarisme révolutionnaire qu'il abhorre, et n'aime pas particulièrement Zapata. Cependant, il reconnaît les qualités suivantes aux caudillos : un charisme très particulier, une volonté de rejeter les clichés du chef militaire «classique» afin de susciter plus facilement l'empathie des foules et leur sens de la mise en scène. On comprend donc comment ces individus, qui combinent ces trois qualités, ont pu manipuler aussi facilement et durablement les foules et acquérir un prestige si important et encore visible aujourd'hui.

Ce prestige se diffuse également par l'action de leurs guerriers eux-mêmes dévoués, corps et âmes à leurs chefs en les mettant en scène dans des chansons contribuant à la propagation de leur renommée, ou pour ridiculiser leurs adversaires. Par exemple, durant la guerre contre Huerta, les révolutionnaires mexicains se réapproprient *La Cucaracha*, une chanson populaire espagnole introduite au Mexique depuis le début du XIXe siècle, en imitant leurs prédécesseurs de la guerre contre la France qui avaient utilisé le même procédé contre l'empereur Maximilien. Ils réécrivent les paroles pour ridiculiser le dictateur, en

jouant sur sa prétendue ressemblance avec le cafard, due à ses lunettes noires qu'il était contraint de porter à cause d'une maladie et aux redingotes noires qu'il mettait parfois. Mais aussi, en mettant l'accent sur son intérêt pour la drogue, plus spécialement pour la marijuana. Plus tard, lors de la guerre contre Carranza, les villistes ont écrit une nouvelle version, très dure envers Huerta et Carranza...

Refrain :

*La cucaracha, la cucaracha,
Ya no puede caminar ;
Porque no tiene, porque le falta
Marijuana que fumar*

*Ya se van los Carrancistas,
Ya se van para Perote,
Y no pueden caminar,
Por causa de sus bigotes.*

(Refrain)

*Con las barbas de Carranza
Voy (a) hacer una toquilla
Pa(ra) ponérsela (a)l sombrero
Del señor Francisco Villa*

Traduction :

*Refrain :
Le cafard, le cafard,
Ne peut plus marcher ;
Parce qu'il n'a pas, parce qu'il lui manque
De la marijuana à fumer*

*Voici que les Carrancistes s'en vont
Ils s'en vont enfin à Perote (Carranza a voulu
fuir après le soulèvement villiste-zapatiste)
Et ils ne peuvent pas marcher
À cause de leurs moustaches*

(Refrain)

*Avec les barbes de Carranza
Je vais faire une cordelière
Que je mettrai au chapeau
De monsieur Francisco Villa*

Une autre version attribuée aux zapatistes se répand peu après l'entrée en guerre de ceux-ci aux côtés des villistes contre les carrancistes (pas de traduction disponible). Les alliés des caudillos jouent donc un grand rôle dans la création de leurs mythes via les reprises d'airs populaires et contribuent à les faire connaître encore plus des couches basses de la société, qui sont, à cette époque, les principaux auditeurs de ces chansons. Leur rôle est donc très important.

Voici un poème zapatiste (auteur et date inconnus) paru après la mort de Zapata, et qui, s'il est moins connu que *la Cucaracha* villiste, fonctionne selon le même principe, à savoir faire connaître les chefs de faction révolutionnaires au petit peuple mexicain à travers des œuvres populaires.

*"Cloches de la ville d'Ayala
Pourquoi tinte-t-on si tristement ?
C'est que Zapata est mort
Et Zapata était un vaillant.*

*Une grenouille dans une flaque
Chantait dans sa sérénade :
Où pourrait-on trouver meilleur cavalier
Que mon général Zapata ?*

*Il est né parmi les pauvres, il a vécu parmi les
pauvres
Pour les pauvres il combattait ;
Je ne veux ni richesses ni honneurs,
Voilà ce qu'il disait à tous.
Zapata est mort en héros
Pour nous donner la Terre et la Liberté.*

*Sur le bord du chemin
J'ai trouvé un lis blanc
Je l'ai porté en offrande*

Sur la tombe de Zapata."

Ce poème, plus encore que *la Cucaracha* révolutionnaire, montre une grande dévotion à Zapata car il apparaît comme celui-ci qui continue d'être adulé et respecté même après sa mort « *et Zapata était un vaillant* ». Il reprend les « clichés » caudillistes, véhiculés par la propagande. Tout d'abord, la similarité avec le gaucho est soulignée par la référence aux talents de cavalier de Zapata : « *Où pourrait-on trouver meilleur cavalier // Que mon général Zapata ?* ». Sa proximité avec le peuple est montrée notamment par l'utilisation du pronom possessif « *mon* » dans l'expression « *mon général Zapata* ». Le caudillo apparaît accessible, soucieux du sort de ses compagnons. Il est également dit que celui-ci est « *né parmi les pauvres, il a vécu parmi les pauvres* ». Les origines modestes de Zapata sont mises en valeur. Enfin, Zapata semble réellement vouloir accomplir son programme, et ses revendications n'ont pas l'air d'être feintes: « *Zapata est mort en héros // Pour nous donner la Terre et la Liberté* ». En référence aux réformes agraires et revendications démocratiques réclamées par Zapata.

On retrouve dans ce poème tous les aspects soulignés par la propagande caudilliste c'est à dire: la valorisation des origines modestes, la proximité avec le peuple, la ressemblance avec les mythiques gauchos, les revendications démocratiques et agraires réclamées par les caudillos, dont on peut cependant douter de la sincérité.

Le prestige des caudillos se diffuse également sous la forme picturale. 60 ans après la révolution, Zapata reste ancré dans l'histoire mexicaine. En 17978, Arnold Belkin, peint *Zapata 2*. Les poncifs du caudillisme sont encore là : les qualités militaires de Zapata sont mises en valeur par l'armée de cavaliers visible en arrière-plan, par le fusil qu'il tient et la cartouchière qu'il porte et la proximité avec le peuple se voit par le port du sombrero. Cependant, des détails encore plus forts et inédits font de Zapata un « saint » décalé : son sombrero, d'une forme plutôt circulaire, ressemble à une auréole, et l'aspect étrange des membres du caudillo, en particulier son bras et sa jambe gauches, qui semblent écorchés. Belkin montre Zapata comme un martyr, un écorché, comme ses compagnons de combat le présenteront après sa mort.



Arnold Belkin, 1978, *Zapata 2*.

Cependant, une nuance troublante apparaît: la défragmentation du visage de Zapata peut dévoiler une certaine ambivalence du personnage. De plus les différents profils qui apparaissent autour du visage du caudillo peuvent rappeler la sculpture de Mussolini par Renato Bertelli. En 1933, le futuriste italien, présente une vision de profil en continu du dictateur car peu importe l'angle adopté par le spectateur, l'œuvre garde la même esthétique. En admettant que le lien tissé entre le tableau de Belkin et le buste de Bertelli soit conscient, on comprend que le peintre cherche à mettre en évidence la nature fondamentalement autocratique et autoritaire du caudillo, caractéristiques, au même titre que la ressemblance avec le gaucho, les origines modestes, et que ses soldats connaissent et acceptent, sans doute avec l'espoir d'atteindre la démocratie et la liberté en suivant les ordres de ces figures dictatoriales et tyranniques. Ce paradoxe est l'une des conséquences de la propagande active des caudillos, qui, bien qu'étant avant tout des militaires sanguinaires et opportunistes, ont réussi à passer pour des démocrates honnêtes et irréprochables, ce dont ils étaient peut-être eux-mêmes convaincus, envers leurs troupes.



Sculpture *Mussolini*, 1933, par Renato Bertelli

A travers les créations artistiques et la culture populaire mexicaine et mondiale pendant et après la Révolution, on peut constater que les aspects positifs véhiculés par la propagande caudilliste ont résisté, grâce à la faculté et la facilité des caudillos à incarner véritablement les images qu'ils campaient dans la propagande et à la dévotion sans bornes de leurs guerriers, qui popularisèrent véritablement leurs images de guérilleros virils et idéalistes, et ce même après leur mort. La manipulation de l'image par ces leaders aussi appelé culte de la personnalité, a donc été d'une longévité exceptionnelle et a permis de faire oublier leur caractère despotique.

La culture populaire mondiale et plus particulièrement mexicaine se souvient donc, même plusieurs décennies plus tard, des caudillos de la Révolution, et participe à la popularisation de leurs images, à travers des portraits le plus souvent flatteurs et mélancoliques. Certains auteurs ou peintres plus confidentiels, qui ne présentent aucune affinité particulière avec le caudillisme, reconnaissent pourtant dans leurs œuvres les qualités et talents qu'avaient ces leaders, à savoir l'immense charisme, le talent d'acteur avec le sens de la mise en scène et la maîtrise de l'image donnée au peuple.

B) Aspects négatifs du caudillisme

Néanmoins, les qualités des caudillos n'ont pour but que leur réussite dans leurs campagnes militaires et leurs carrières politiques. En effet, leur sens de la mise en scène et leur charisme leur servent à se constituer des troupes ou à se ménager des soutiens précieux, sans lesquels ils finiraient sans doute, trahis ou inoffensifs pour leurs adversaires. Cependant, leurs revendications en matière de réformes agraires et de changements démocratiques suscitent la controverse: quelle est la part d'honnêteté et de conviction dans leurs « exigences » ? Si chacun des leaders étudiés se présentent comme un apôtre des réformes et un défenseur du petit peuple et des minorités, on sait que dans les faits, ces prétentions ne vont pas loin, du moins en ce qui concerne les prétentions démocratiques.

On peut déjà sérieusement douter des motivations de Villa quand on sait que celui-ci s'engage dans la Révolution sous les ordres de Madero, qui lui promet de lui pardonner ses crimes... Dans un même temps, il ne partage jamais son pouvoir en tant que chef militaire de la division du Nord, ce qui peut paraître normal en temps de guerre, mais il refuse surtout, de démissionner de ses fonctions quand les conventionnistes, qui ont constitué un gouvernement plus ou moins démocratique d'opposition à Carranza et auxquels Villa appartient en théorie, le lui ordonnent. Lorsqu'Obregón prend le pouvoir en 1920, il entame des réformes agraires importantes. Ne pouvant se représenter après son premier mandat et afin de continuer à commander le pays, il n'hésite pas à utiliser un candidat fantoche aux élections de 1924. Après ce mandat, Plutarco Elias Calles, son successeur, lui laisse le champ libre pour une nouvelle candidature. Ce comportement peu démocratique montre le manque de motivation du caudillo pour le progrès démocratique de son pays. Zapata est, semble-t-il, le caudillo le plus sincère des trois: il s'engage en politique en 1909, donc avant la Révolution, pour soutenir un candidat d'opposition au poste de gouverneur du Morelos. De plus, il se révolte contre Madero plus tard, quand il s'aperçoit que celui-ci ne mènerait pas à bien les réformes qu'il réclame. Cette ténacité et cette obstination laissent penser que Zapata croit réellement à ses idées, bien que cela puisse aussi être de la poudre aux yeux à l'égard de ses contemporains.

Dans la culture populaire et les arts, on remarque que le principal problème du caudillisme est l'extrême violence des chefs militaires: de nombreuses caricatures et livres mettent l'accent sur ce point. Ces dénonciations ne concernent pas leurs origines militaires. En effet, face aux dictateurs Huerta et à Carranza, symboles de la réaction, on comprend que prendre les armes peut constituer une façon comme une autre de défendre les acquis révolutionnaires. Cette nécessité militaire ne doit cependant pas faire oublier aux chefs de guerre les idéaux révolutionnaires, les droits de l'Homme et la résolution des problèmes purement civils, défendus en théorie par la Révolution. Guzman dit dans *l'Aigle et le Serpent* «Cette Révolution compte déjà trop de militaires. Pourquoi ne pas s'attaquer avec la même ardeur aux problèmes civils ?». La violence des caudillos est ici dénoncée, quand celle-ci est dirigée contre des personnes inoffensives, telles que des prisonniers de guerre ou de droit commun, ou encore des petits délinquants ou des habitants lambda.

Dans *l'Aigle et le Serpent* ([Partie 1, livre 7, chapitre 2](#)) Martin Luis Guzman raconte un épisode dans lequel Fierro, un subordonné de Villa, invente avec l'accord implicite de son chef un moyen particulièrement violent et inhumain d'exécution «avec une fantaisie à la fois cruelle et créatrice» pour éliminer un groupe de prisonniers. En effet, à la suite d'une victoire militaire, Villa capture un grand nombre de prisonniers, des militaires fédéraux et des volontaires d'une ville voisine. Il décide alors d'épargner les premiers et de tuer les seconds pour l'exemple. Guzman dénonce alors les «terribles ordres de Villa». Fierro invente pour l'occasion un jeu cruel: lâchés par groupes de dix depuis un enclos, les prisonniers condamnés, doivent, pour gagner leur liberté, franchir une barrière située non loin, en évitant les balles de Fierro «En avant les enfants ! Je suis seul et je tire mal» crache-t-il, méprisant mais amusé, aux « prisonniers terrorisés». Le bilan du massacre est effroyable. Fierro, un excellent tireur, et ses soldats, qui se joignent à son jeu, massacrent tous les prisonniers, à l'exception d'un seul, qui parvient malgré les tirs à s'échapper dans le désert. Guzman se livre ici à une critique du caudillisme et de ses hommes de main, des individus particulièrement violents et sanguinaires. Cependant, il apporte plus loin une explication à cette violence : l'impulsivité et la totale inconséquence des caudillos.

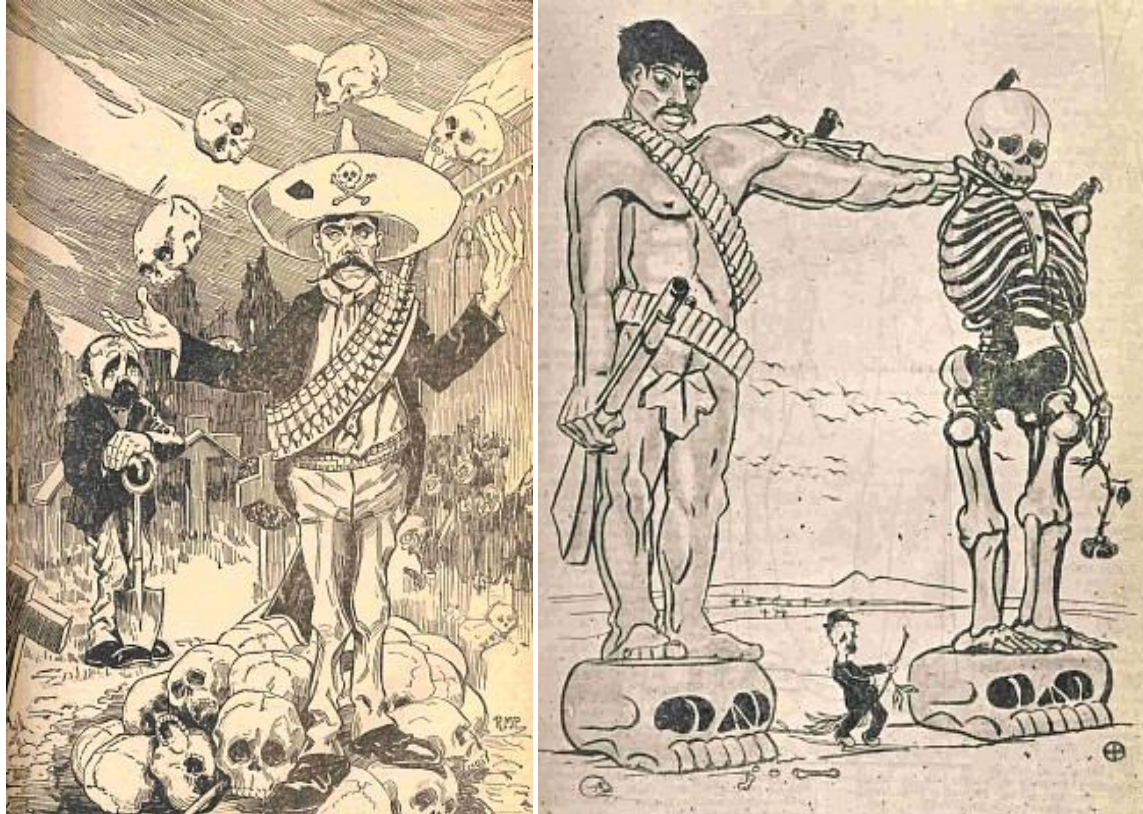
Par exemple, toujours dans *l'Aigle et le Serpent*, ([partie 2, livre 4, chapitre 6](#)) Guzman raconte une entrevue entre Villa, Llorente, un compagnon de l'auteur, et lui-même. Le chef de guerre est de mauvaise humeur, il attend fébrilement le résultat d'une bataille menée par

ses hommes. Finalement, un télégramme arrive, lui indiquant qu'il a triomphé et que cent soixante prisonniers, qui se sont rendus avec leurs armes, ont été capturés. A la question «Que faut-il faire des prisonniers ?» Villa, furieux, hurle à son télégraphiste «Ce qu'il faut en faire ? (...) Mais les fusiller, bien sûr! (...) Dis-lui [à son subordonné] de les fusiller, et s'il n'a pas accompli cet ordre dans une heure, je le rejoins et le fusille avec les autres pour lui apprendre». Le caudillo apparaît ici extrêmement violent et brutal, et se retourne, consterné, vers ses deux invités « Qu'est-ce que vous en pensez, messieurs? Me demander ce qu'il fait faire des prisonniers!». Cependant, Llorente proteste, et malgré sa terreur de Villa lui assène que «ce n'est pas bien» d'ordonner cette exécution. Guzman, faisant fi de sa propre peur, renchérit alors en disant que si les prisonniers se sont rendus, c'est parce qu'ils «refusent de mourir en tuant», ce qui les exempte de mourir prisonniers, sans possibilité de se défendre. Face à cette argumentation simple, combinée à une protestation qui ressemble fort à un manque de respect, Villa a une réaction extrêmement étrange : il se jette sur son télégraphiste et lui ordonne d'envoyer un contrordre pour sauver les prisonniers. Pendant le temps qui sépare l'envoi de ce nouveau message et la réponse des soldats villistes, le caudillo montre, et c'est le plus surprenant, des signes d'angoisse et de regret qui offrent un contraste énorme avec la fureur qui l'animait quelques minutes avant: il demande par exemple, inquiet, à Guzman «Vous croyez que le contrordre arrivera à temps?». Finalement, le télégraphiste annonce au chef de guerre que les prisonniers sont sauvés. Villa remerciera Guzman et Llorente ainsi, un peu plus tard «Merci, mes amis, pour le télégramme... Pour les prisonniers, là...». Le visage de Villa montré ici est une totale inconséquence et une impulsivité violente : emporté par sa colère, il n'hésite pas à ordonner la mort de nombreux hommes, mais il est capable après un laps de temps très court -le temps de l'argumentation entre Guzman, Llorente et lui, qui ne dépasse sans doute pas l'ordre de la minute- de changer totalement d'avis. Sa phrase de remerciement envers ses deux «amis» montre la gêne de Villa et sa reconnaissance vis-à-vis d'eux pour l'avoir empêché de commettre un terrible crime ; il semble donc pleinement conscient de son défaut, l'impulsivité et qu'il ne peut pas se contrôler. Une des caractéristiques de Villa est donc la spontanéité, qui peut se révéler dangereuse, voire mortelle, pour son entourage. Mais aussi pour lui-même.

Guzman montre en effet un autre épisode, durant lequel il demande au caudillo son revolver afin de l'envoyer à un collaborateur potentiel pour le convaincre de rallier leur cause. Villa s'exécute « J'avais réussi à faire, grâce à ce qui pouvait apparaître comme un stratagème, quelque chose, que personne n'avait jamais osé entreprendre : désarmer Pancho Villa», se souvient Guzman... mais, s'apercevant qu'il est désarmé face à des quasi-inconnus, Guzman lui-même et son ami Dominguez, Villa panique malgré la présence de ses gardes du corps « il changea de visage et porta vivement les deux mains à ses hanches. Il nous regarda tous et, mû par l'instinct, alla s'adosser au mur. "Hé ! Donnez-moi un revolver, quelqu'un. Je suis désarmé !" s'écria-t-il précipitamment. ». Les villistes autour du caudillo s'empressent alors de lui remettre un revolver, et celui-ci, rassuré par l'arme, se calme instantanément. Cette scène montre une autre face de l'impulsivité de Villa. En remettant son revolver à Guzman, sans se poser de question, il se met lui-même dans une situation qu'il considère, après coup, comme dangereuse : en effet, qu'est-ce qui lui prouve que Guzman n'est pas un espion ennemi, chargé de le tuer ? Réalisant cela, il panique, et réclame une arme pour se défendre. Villa a donc un caractère étrange, son impulsivité semble non pas causée par la puissance de ses émotions mais par une certaine lenteur de réflexion, qui contraste avec son talent stratégique qui lui a permis de remporter toutes ses victoires.

Cette impulsivité du caudillo, qui peut laisser libre cours à une colère meurtrière et dangereuse, est une des facettes de son caractère, que Guzman déplore. C'est en effet cette impulsivité et cette inconséquence qui semble être la cause des massacres gratuits et sauvages perpétrés par les caudillos.

La critique de la violence caudilliste est également montrée dans d'autres documents et particulièrement dans certaines caricatures: par exemple, en voici deux, d'auteurs inconnus, parues en 1911 dans le journal *El Ahuizote*, un périodique anti porfiriste, auquel a contribué Ricardo Flores Magon.



Caricatures parues dans le journal El Ahuizote en 1911

Ces deux caricatures représentent Zapata. Sur la première caricature, il est au premier plan, le président Madero en fossoyeur derrière lui. Sur la seconde, il tient la mort à bout de bras. Les deux dessins sont assez semblables. Zapata, représenté en guerrier porte une cartouchière sur chaque dessin et est armé d'un fusil sur le deuxième, semble s'associer à la Mort. En effet, la première caricature le montre debout sur un tas de crânes humains jonglant avec; la deuxième le représente aux côtés d'un squelette debout qui rappelle l'allégorie de la Mort, et tous deux se tiennent sur des têtes de mort. Le rapport entre le caudillo Zapata et la mort est ici clairement souligné. Il montre que Zapata est d'abord le chef d'une guérilla violente sévissant dans le sud du pays -certains l'appellent d'ailleurs l'Attila du Sud. La caricature nous rappelle donc que les caudillos sont avant tout des chefs militaires, et que, quelles que soient leurs revendications, ils utilisent d'abord la violence pour les défendre.

CONCLUSION :

Les Caudillos ont donc été et demeurent toujours d'une importance cruciale dans la société mexicaine. L'étude de leur image se révèle très riche et diversifiée, et nous montre beaucoup d'aspects, parfois contradictoires : celle, adoptée par le peuple, d'hommes justes, courageux et virils, ou bien celle des artistes, qui tentent de montrer leur propre conception du caudillisme en poussant plus loin l'analyse plus nuancée de la personnalité et des faits des chefs. Cette vision du caudillisme, qui se décline ainsi principalement de deux façons, est sans cesse renouvelée, et chacun se l'approprie. Aussi bien le peuple, qui diffuse de bouche-à-oreilles les mythes avec modifications, amplifications et ajouts, que le monde artistique notamment avec un film réalisé récemment, en 1992 Viva Zapata, ou le livre documentaire de Manuel Plana Pancho Villa et la Révolution mexicaine, publié en 1993. Allégorique, intemporelle et sans cesse renouvelée, l'image du caudillo est devenue mythe, avec ces caractéristiques, propres à ces récits légendaires d'origine orale. Et ce mythe raconte l'histoire de la «création» du peuple mexicain. En effet, malgré l'ambiguïté de certains chefs comme Villa ou Obregón, décelée par des artistes comme l'écrivain Guzman, les Caudillos illustrent toute la difficulté d'affirmation d'un peuple situé entre occident et orient aux XIX^{ème} et XX^{ème} siècles. Chacun de ses dirigeants a suscité et incarné l'espoir de toute une population, et créé un élan que le pays n'avait jamais connu, même durant la guerre d'indépendance contre l'Espagne. On peut tenter de dresser un bilan du caudillisme au Mexique, et l'on trouvera de nombreux éléments de réponse dans ce dossier, mais le plus important est sans doute que le peuple mexicain s'est trouvé par eux et avec eux une véritable identité. Il a ainsi complètement rejeté l'époque de domination coloniale espagnole, mais a aussi affiché une protestation de liberté, et réfuté toute forme de dictature, tout en assumant ses origines indiennes et son appartenance à la terre qu'il travaille.

Se considérant comme héritière de Zapata depuis sa création le 17 novembre 1983, l'Armée Zapatiste de Libération Nationale (EZLN) illustre parfaitement l'universalité et la nostalgie que les caudillos ont engendrées sur la population mexicaine. Cette organisation non-violente, bien que ses membres portent un uniforme et une arme, reprend les caractéristiques du mouvement de Zapata en 1910. Ses revendications principales sont «travail, terre, logement, alimentation, santé, éducation, indépendance, liberté, démocratie, justice et paix», dans la Déclaration de la forêt Lacandone qui s'apparente au Plan d'Ayala de Zapata. Ce mouvement est également personnifié par son leader mystérieux et charismatique, le sous-commandant Marcos.

Aujourd'hui l'héritage des caudillos est abondant et varié, et même revendiqué par l'état. On trouve par exemple aujourd'hui beaucoup d'avenues, rues, places, écoles, et localités portant les noms de Zapata, et Obregón, tout comme des billets de 200 pesos depuis 1885 où figurent Zapata et Villa. De plus, dans le cadre de la commémoration du centenaire de la Révolution de 1910, des pièces de 5 pesos à l'effigie d'Emiliano Zapata et Francisco Villa ont été frappées.

Le titre de «Caudillo», à cause de la symbolique qu'il incarne auprès du peuple, a été repris en 1939 par le dictateur espagnol Franco lors de son accession au pouvoir. Le mot Caudillo a donc souvent été interprété à tort comme l'équivalent de Führer ou Duce.

Annexes

Plan d'Ayala:

Plan libérateur des fils de l'État de Morelos affiliés à l'armée insurgée qui défend l'accomplissement du Plan de San Luis, avec les réformes qu'il a cru bon d'ajouter pour le bien de la Patrie mexicaine.

Nous soussignés, constitués en junta révolutionnaire pour soutenir et réaliser les promesses que la révolution de 20 novembre 1910 dernier a faites au pays, déclarons solennellement à la face du monde civilisé qui nous juge et devant la Nation à laquelle nous appartenons et que nous aimons les propos que nous avons formulés pour en finir avec la tyrannie qui nous opprime et sauver la Patrie des dictatures qu'on nous impose, lesquels sont exposés dans le plan suivant :

1) Attendu que le peuple mexicain, commandé par Don Francisco I. Madero, est allé verser son sang pour reconquérir les libertés et revendiquer ses droits et non pour qu'un homme s'empare du pouvoir, bafouant les principes sacrés qu'il a juré de défendre sous la devise "suffrage effectif - pas de réélection" outrageant ainsi la foi, la cause, la justice et les libertés du peuple ; attendu que cet homme auquel nous nous référons est Don Francisco I. Madero, celui-là même qui a commencé la révolution précitée, qui imposa par norme gouvernementale sa volonté et son influence au gouvernement provisoire de l'ex président de la République Lic. Francisco de La Barra, causant par cet effet des effusions de sang répétées et des malheurs multiples à la Patrie, de manière dissimulée et ridicule, n'ayant pas d'autre visée que de satisfaire ses ambitions personnelles, ses instincts démesurés de tyran et sa désobéissance aux lois préexistantes émanées du code immortel de 1857 écrit avec le sang révolutionnaire d'Ayutla. Attendu que le prétendu chef de la révolution libératrice du Mexique; Don Francisco I. Madero, par manque d'intégrité et par la plus grande faiblesse, n'a pas mené à une fin heureuse la révolution qu'il a glorieusement commencée avec l'appui de Dieu et du peuple, puisqu'il a laissé debout la majorité des pouvoirs dirigeants et les éléments corrompus du gouvernement dictatorial de Diaz qui ne sont ni ne peuvent être en aucune manière la représentation de la souveraineté nationale et qui, étant nos plus âpres adversaires ainsi que ceux des principes qu'aujourd'hui même nous défendons, provoquent l'inconfort du pays et ouvrent de nouvelles blessures au sein de la Patrie pour lui donner son propre sang à boire ; attendu que le susmentionné Don Francisco I. Madero, actuel président de la République, tente d'éviter de tenir les promesses qu'il a faites à la Nation dans le Plan de San Luis restreignant les promesses précitées aux accords de Ciudad Juarez et par le moyen de fausses promesses et de nombreuses intrigues contre la Nation annulant, poursuivant, emprisonnant ou tuant les éléments révolutionnaires qui l'ont aidé à occuper le haut poste de président de la République; Attendu que le si souvent nommé Francisco I. Madero a essayé de faire taire par la force brutale des baïonnettes et de noyer dans le sang les pueblos qui demandent, sollicitent ou exigent l'accomplissement des promesses, en les appelant bandits ou rebelles, les condamnant à la guerre d'extermination sans concéder ni octroyer aucune des garanties que prescrivent la raison, la justice et la loi ; attendu également que le président de la République Francisco I. Madero a fait du suffrage effectif une farce sanglante aux dépens du peuple, soit en imposant à la vice-présidence de la République le Lic. José Maria Pino Suarez, ou les gouverneurs d'Etats désignés par lui comme le soi-disant général Ambrosio

Figuerola, bourreau et tyran du peuple de Morelos ; soit en consommant une scandaleuse alliance avec le parti Cientifico, les propriétaires féodaux d'haciendas et les caciques oppresseurs, ennemis de la révolution par lui proclamée, afin de forger de nouvelles chaînes et de suivre le modèle d'une nouvelle dictature plus honteuse et plus terrible que celle de Porfirio Diaz ; car il a été clair et flagrant qu'il a outragé la souveraineté des États, foulant aux pieds les lois sans aucun respect pour les vies et les intérêts comme cela est advenu dans l'État de Morelos et d'autres encore, les conduisant à l'anarchie la plus horrible qu'enregistre l'histoire contemporaine. De part ces considérations, nous déclarons le susdit Francisco I. Madero inapte à réaliser les promesses de la révolution dont il fut l'instigateur car il a trahi les principes dont il s'est servi pour abuser la volonté du peuple et à l'aide desquels il a pu monter au pouvoir ; incapable de gouverner car il ne respecte ni la loi ni la justice des pueblos ; et traître à la Patrie qu'il a mise à feu et à sang en humiliant les mexicains qui désirent les libertés, afin de plaire aux Cientificos, propriétaires d'haciendas et caciques qui font de nous des esclaves et à partir d'aujourd'hui nous entamons la poursuite de la révolution par lui commencée jusqu'à l'obtention du renversement des pouvoirs dictatoriaux existants.

2) Pour les raisons ci-devant exprimées, le chef de la révolution et président de la République Monsieur Francisco I. Madero n'est plus reconnu comme tel et des efforts sont entrepris pour précipiter le renversement de ce fonctionnaire.

3) L'illustre Citoyen Général Pascual Orozco , second du Caudillo Don Francisco I. Madero, est reconnu comme chef de la révolution libératrice et au cas où il n'accepterait pas ce poste délicat, le Citoyen Général Don Emiliano Zapata sera reconnu comme chef de la révolution.

4) La junte révolutionnaire de l'Etat de Morelos manifeste à la Nation par serment formel : Il est fait sien le Plan de San Luis avec les additions qui sont exprimées comme suit pour le bénéfice des peuples opprimés et qu'elle se fera le défenseur des principes qu'elle défend jusqu'à la victoire ou la mort.

5) La junte révolutionnaire de l'État de Morelos n'admettra ni transaction ni compromis avant d'avoir obtenu le renversement des éléments dictatoriaux de Porfirio Diaz et de Francisco I. Madero, car la Nation est lasse des hommes faux et des traîtres qui font des promesses comme des libérateurs et qui une fois arrivés au pouvoir, les oublient et se constituent en tyrans.

6) La partie additionnelle du Plan que nous invoquons consigne par écrit : Que les terrains, bois et eaux qu'ont usurpés les propriétaires d'haciendas, les Cientificos ou les caciques, à l'ombre de la justice vénale, seront repris immédiatement par les pueblos ou les citoyens qui possèdent des titres correspondant à ces biens immeubles et à ces propriétés dont ils ont été dépouillés par la mauvaise foi de nos oppresseurs, maintenant à tout prix, les armes à la main, la possession ci-mentionnée. Quant aux usurpateurs qui se considéraient comme ayant-droit (à ces biens immeubles) ils pourront recourir à des tribunaux spéciaux qui seront établis après triomphe de la révolution.

7) En vertu du fait que l'immense majorité des pueblos et des citoyens mexicains ne sont guère plus maîtres que du terrain qu'ils foulent et qu'ils souffrent les horreurs de la misère sans pouvoir améliorer en rien leur condition sociale ni pouvoir se livrer à l'industrie ou à l'agriculture car les terres sont monopolisées par quelques mains ; pour cette raison les puissants propriétaires de celles-ci seront expropriés après indemnisation préalable d'un tiers de ces monopoles afin que les pueblos et citoyens du Mexique obtiennent des ejidos, des colonias ou des fonds légaux pour créer des pueblos ou des champs pour semer ou pour travailler, et pour que, en tout et pour tous la prospérité et le bien-être des mexicains soit amélioré.

8) Les biens des propriétaires d'haciendas, des Cientificos ou des caciques qui s'opposeraient directement ou indirectement à ce Plan seront nationalisés et les deux tiers de

ce qui leur correspond seront destinés aux indemnisations de guerres, pensions pour veuves et orphelins des victimes qui succombent dans la lutte pour le présent Plan.

9) Afin d'exécuter les mesures concernant les biens ci-mentionnés, des lois de désamortissement et de nationalisation seront appliquées selon le cas ; en effet celles qui furent mises en vigueur pour les biens ecclésiastiques par l'Immortel Juarez peuvent nous servir de modèle et d'exemple ; celle qui châtie les despotes et les conservateurs qui de tous temps ont prétendu nous imposer le joug ignominieux de l'oppression et de la régression.

10) Les chefs militaires qui ont pris les armes à l'appel de don Francisco I. Madero pour défendre le plan de San Luis qui s'opposeraient par la force des armes au présent Plan seront jugés traîtres à la cause qu'ils ont défendue et à la Patrie car aujourd'hui nombre d'entre eux, afin de complaire aux tyrans et pour une poignée de sous ou par corruption ou subordination, versent le sang de leurs frères qui réclament l'accomplissement des promesses que Don Francisco I. Madero a faites à la Nation.

11) Les dépenses de guerre seront prises conformément à l'article 11 du Plan de San Luis Potosi et tous les procédés employés dans la révolution que nous entreprenons seront conformes aux instructions mêmes que détermine le plan mentionné.

12) Une fois triomphante la révolution que nous menons sur la voie de la réalité, une junte des principaux chefs révolutionnaires des différents États nommera ou désignera un président intérimaire de la République qui préparera des élections pour l'organisation des Pouvoirs fédéraux.

13) Les principaux chefs révolutionnaires de chaque État désigneront en junte, le gouverneur de l'État auquel ils appartiennent et ce haut fonctionnaire organisera des élections afin d'installer dûment les pouvoirs publics et avec comme objet d'éviter des consignes forcées qui causent le malheur des pueblos comme par exemple la consigne bien connue d'Ambrosio Figueroa dans l'Etat de Morelos et d'autres encore, qui condamnent au précipice des conflits sanglants soutenus par le caprice du dictateur Madero et du cercle de Cientificos qui l'ont incité.

14) ...se trouve dans l'article...avec liste des signataires...

15) Mexicains, considérez que la ruse et la mauvaise foi d'un homme versent le sang de manière scandaleuse, car il est incapable de gouverner ; considérez que son système de gouvernement garrote la Patrie et méprise, par la force brutale des baïonnettes, nos institutions ; et de même que nous avons empoigné nos armes pour l'élever jusqu'au pouvoir, de même que nous les retournerons contre lui car il a manqué à ses engagements envers le peuple mexicain et il a trahi la révolution par lui commencée, nous ne sommes pas personnalistes, nous sommes partisans des principes et non des hommes. Peuple mexicain, appuie ce plan les armes à la main et tu feras la prospérité et le bien être de la Patrie.

LIBERTE, JUSTICE et LOI.

Ayala, 25 novembre 1911

Signé : Général en Chef EMILIANO ZAPATA

Suivent de nombreuses signatures de ses lieutenants.

tout d'un coup Amador se tut et Villa, sans lui répondre, dit au soldat d'apporter des chaises ; mais comme, apparemment, il n'y en avait que deux, le soldat en apporta deux qu'occupèrent Amador et Pani. Sur l'invitation de Villa, je m'étais assis sur le bord du lit, à une largeur de main du corps qui l'occupait. La chaleur des couvertures traversa mes vêtements et atteignit ma peau.

Il était évident que Villa s'était mis au lit dans la seule intention d'y rester un moment ; il avait le sombrero sur la tête, il avait gardé sa veste et même, comme on pouvait le voir à certains mouvements, son pistolet et sa cartouchière. Les rayons de la lampe l'éclairaient en plein et son visage brillait d'un éclat de cuivre autour des deux taches claires que faisaient le blanc de ses yeux et l'émail de sa denture. Ses cheveux frisés se crépinaient entre son chapeau et son front haut et bombé ; quand il parlait, ses moustaches, courtes, couleur de safran, dansaient sur ses lèvres.

Son attitude, ses gestes, le regard de ses yeux constamment inquiets évoquaient le fauve dans sa tanière ; mais le fauve qui se défend, pas celui qui attaque ; fauve qui se met à reprendre confiance sans être très sûr qu'un autre ne va pas lui sauter dessus pour le dévorer. Cette attitude contrastait, en partie du moins, avec celle des deux autres révolutionnaires — était-ce Urbina ? Medina ? Chao ? Hipólito ? — lesquels, apparemment, se sentaient parfaitement en sécurité, les jambes croisées, le cigare à la main et penchés en avant, avec une tendance à mettre leur coude sur leur genoux et le menton sur le poing.

— Et comment ça se fait que vous ne lui avez pas collé une balle dans le ventre à cet enfant de pute de Huerta ? dit Villa à Pani au milieu du récit qu'il lui faisait de la mort de Madero.

Pani faillit rire, ou du moins sourire. Mais il se contint et captant la psychologie du moment il répondit très sérieusement :

— Ce n'était pas facile !

Et Villa répliqua, après une seconde de réflexion :

— Vous avez raison, l'ami. Ce n'était certainement pas facile.

Et ainsi, pendant plus d'une demi-heure nous nous livrâmes

à un étrange colloque ; un colloque qui mit en contact deux catégories mentales parfaitement étrangères l'une à l'autre. À chaque question, à chaque réponse de chacune des deux parties, on sentait se heurter deux mondes différents et même parfaitement inconciliables pour quoi que ce fût, si ce n'est pour conjurer momentanément leurs efforts dans une même lutte. Nous autres, pauvres illuminés — nous n'étions alors pas autre chose — arrivions chargés de la maigre expérience de nos livres et de nos premiers élans. Et que nous arrivait-il ? Nous étions plongés en pleine tragédie du bien et du mal, qui ignorent les transactions, qui, purs, sans se mêler l'un à l'autre doivent vaincre ou se résigner à être vaincus. Nous avions fui Victoriano Huerta, le traître, l'assassin, et, par le jeu même du dynamisme vital et ce qu'il y a en lui de plus généreux, nous tombions sur Pancho Villa dont le cœur était d'un jaguar plutôt que d'un homme. Un jaguar momentanément domé, plutôt que d'un homme. Un jaguar que nous flattons de biqué au service de notre œuvre, ou plutôt de ce que nous croyions être notre œuvre ; un jaguar que nous flattons de la main tout en tremblant qu'il nous lançât un coup de griffe.

Quelques heures plus tard, en passant le fleuve vers les États-Unis, je n'arrivais pas à me libérer de l'image de Pancho Villa tel que je venais de le voir. Et j'évoquai plusieurs fois les paroles que Vasconcelos nous avait dites à San Antonio : « Maintenant, nous vaincrons ! Nous avons un homme ! »

Un homme... ! Un homme... !

savait communiquer aux autres, dans ses moments d'éloquence en mineur, ses propres émotions. Sa belle voix tremblait en faisant — quoique en d'autres termes peut-être — des commentaires comme celui-ci :

— Obregon sait que le principal de sa mission sera militaire et pourtant il veut qu'il soit défendu aux militaires d'aujourd'hui d'être les fonctionnaires de demain. Obregon sait qu'il comptera parmi nos plus grands soldats et cependant il n'hésite pas à souligner que les plus grands malheurs du Mexique sont dus à l'ambition des militaires.

L'attitude d'Obregon, effectivement, était extraordinaire : extraordinaire le jour du message à Carranza — peu après la prise de Cananea — plus extraordinaire encore quand de la Huerta vantait devant moi ce qu'elle comportait d'altruisme patriotique : après Naco, Santa Rosa, Santa Maria. Quel homme sans malice politique ni humaine — ou sourd à la malice — ne se serait pas enthousiasmé ? J'avais l'impression de assister à un fait insolite : la naissance d'un caudillo capable de nier, dès le début, ses droits à être caudillo. Comme un lion qui s'arracherait les ongles et les dents.

A Hermosillo, le zèle de je ne sais plus qui — Sanchez Azcona ? Fabela ? Puente ? Malvaez ? — plaça sous mes yeux un de ces manifestes tant vantés par de la Huerta. Je le lus. C'était celui qu'Obregon avait adressé au peuple du Sonora le jour où les forces révolutionnaires avaient pour la première fois défilé dans la capitale de province. Il commençait par : « L'heure est venue... On sent déjà les convulsions de la Patrie qui agonise entre les mains du parricide. » Puis sur le ton classique de nos proclamations politiques, il stigmatisait avec de terribles métaphores les crimes de Huerta et invitait le peuple à prendre les armes.

Ma première impression fut que ce document n'était guère à la hauteur des capacités mentales de l'auteur ou que s'il l'était, ces capacités n'étaient pas, sur le plan des idées politiques et de la valeur littéraire, dignes d'être prises en considération. En effet, mise à part l'indignation civique — immédiate sitôt que nous nous élevons contre le responsable de la mort de Madero — et en exceptant un début d'idée — que la rébellion armée était indispensable pour rétablir l'état

juridique — ainsi qu'un noble propos — que les prisonniers ne seraient pas fusillés — ce manifeste n'était guère qu'une kyrielle de mots et d'images à peine notables pour leur truculence assez fruste. On voyait qu'Obregon avait voulu produire ni plus ni moins qu'un texte à valeur littéraire et que, faute de dons ou de l'expérience qui peut les remplacer, il était tombé dans la bouffonnerie, le grotesque, le ridicule.

Dans les trois premières lignes du manifeste, Huerta était le « parricide qui après avoir enfoncé le poignard dans le cœur de la Patrie, continue à l'agiter comme pour en détruire toutes les entrailles ». Quatre lignes plus loin, Huerta et ses seides se convertissaient en une meute « aux mâchoires sanglantes qui hurle sur tous les tons, menaçant de dévorer les restes de Cuauhtémoc, Hidalgo et Juárez ». Plus loin la meute se métamorphosait en poulpes, « poulpes auxquels il fallait disputer les lambeaux sanglants de notre Constitution » et à qui nous devrions « arracher d'un coup, mais avec la dignité du patriote, tous les tentacules. »

Mais le pire du manifeste, ou le meilleur du point de vue du rire, n'était pas dans le jeu des comparaisons ou des métaphores. Il résidait avant tout dans une espèce de pathétisme à la fois ingénu et pédant qui était la moelle épinière de la proclamation. On sentait sa présence dans les premiers mots « L'heure est venue... » et on l'entendait exploser dans l'apostrophe finale : « Soyez maudits ! », après qu'on en eut trouvé une parfaite expression dans cette phrase d'un dynamisme théâtral irrésistible : « L'histoire recule épouvantée de voir qu'elle devra consigner dans ses pages cette débauche de monstruosité. » La monstruosité de Huerta.

En dépit de toute ma bonne volonté, je ne pus résister à cette littérature et à l'esprit qu'elle reflétait. Après cette image de l'histoire qui reculait épouvantée il n'était pas possible de garder son sérieux pour le reste de la proclamation, même s'il le méritait. Je ne pouvais pas m'empêcher d'évoquer ce délicieux *romance* ancien où, pour donner l'idée d'une nuit de tempête en mer, le poète, entre autres vers que j'ai oubliés, disait :

*Et les poissons gémissaient
Tant il faisait mauvais temps.*

A ceci près que dans le *romance*, en dépit du disparate de cette fantaisie naturaliste, il y avait une grâce charmante qui manquait et devait manquer (car elle n'y aurait pas été à sa place) dans le manifeste de mars 1913.

Eduardo Hay, lui aussi, admirait Obregon et prenait plaisir à raconter les batailles de Santa Maria et de Santa Rosa. Mais avec lui, on tombait vite d'accord, le colonel Hay tirait un crayon de sa poche, ouvrait son carnet de notes d'ingénieur et entrait en matière avec des airs de docteur en Sorbonne :

— La bataille de Santa Maria se déroula d'une façon géométrique, avec une précision admirable... Regardez : ici, c'est l'eau...

Et l'auditeur de bonne volonté ne tardait pas à se douter que Hay avait raison, même si sa compréhension des batailles tenait plus de la géométrie descriptive que de la stratégie : Obregon, les faits le prouvaient, était un bon général. Il l'était, du moins, en comparaison des généraux qu'il combattait : Medina Barron, Pedro Ojeda.

Puis, à mesure que Hay ajoutait à son schéma traits et points, on voyait se détacher comme le profil de la personnalité guerrière du chef sonoris. On le voyait doté, tout d'abord, d'une activité inlassable, d'un caractère égal, d'une mémoire prodigieuse ; puis immédiatement on s'apercevait qu'il était pourvu d'une intelligence multiforme, quoique particulièrement agissante sous forme d'astuce et d'un certain pouvoir de divination des intentions des gens, analogue à celui des joueurs de poker. L'art d'Obregon consistait principalement à attirer l'ennemi, à le forcer à attaquer et à lui faire perdre sa vaillance et sa force, afin de pouvoir ensuite le dominer et l'achever en lui tombant dessus quand la supériorité du matériel et du moral excluait toute possibilité de défaite. Peut-être qu'Obregon n'accomplissait jamais aucun des brillants exploits qui faisaient la célébrité de Villa : il lui manquait l'audace et le génie ; il lui manquait l'inspiration soudaine et impétueuse, capable de donner corps à l'avance, à des chances auxquelles on peut à peine croire, et en tirer parti. Peut-être qu'il n'apprendrait jamais à manœuvrer, alors qu'on peut

estimer, comme le faisait Angeles, que c'est là le véritable art de la guerre. Mais il connaissait et pratiquait à la perfection sa propre méthode, basée sur le matérialisme le plus immédiat. Obregon savait accumuler des forces et attendre ; il savait choisir l'emplacement qui laisserait à l'ennemi les positions les moins avantageuses ; il savait donner le coup de grâce aux armées qui s'étaient affaiblies d'elles-mêmes. Il prenait toujours l'offensive, mais il la prenait avec des méthodes défensives. A Santa Rosa et à Santa Maria, Obregon comptant sur l'incapacité de leurs chefs, mit les fédéraux en état de se vaincre eux-mêmes. Ce qui, bien entendu, dénotait une capacité militaire évidente.

Un soir enfin, à la lumière d'un lampadaire, je fis la connaissance d'Obregon. Il était arrivé dans l'après-midi pour rendre compte au Premier Chef des opérations du Sinaloa. Culiacan venait de tomber aux mains du constitutionnalisme ; les troupes d'Ilturbide, de Carrasco, de Buelna s'échelonnaient maintenant en ligne continue jusqu'à Tepic.

Je marchais dans la rue avec un groupe d'amis, de la Huerta, Alomia, Pani, Zubaran et d'autres, quand soudain, à quelques pas, nous aperçûmes Obregon. Nous pressâmes le pas et nous le rejoignîmes sous le lampadaire pour le féliciter de sa récente victoire. Une fois de plus il revenait vainqueur et sa personne irradiait la satisfaction.

Ceux d'entre nous qui le connaissaient l'embrassèrent ; les autres, qui lui furent présentés lui serrèrent la main, avec effusion et timidité. Puis, tandis que les uns lui parlaient, les autres, moi du moins, se mirent à l'observer avec l'intérêt que justifiait sa gloire croissante. De la Huerta lui adressait des questions sérieuses sur un ton expressément superficiel, craignant sans doute de léser l'ésotérisme des grandes questions révolutionnaires. Mais il lui répondait à la blague, comme si son seul désir était pour le moment de bavarder pour le plaisir. Il fit allusion à sa blessure en se moquant de lui-même, que les balles ne semblaient pas prendre trop au sérieux :

— Oui, ils m'ont touché ; mais ma blessure fut on ne peut

L'AIGLE ET LE SERPENT

plus ridicule : une balle de Mausser a ricoché sur une pierre et m'a atteint à la cuisse!

De ses yeux — dont les reflets dorés évoquaient un chat — émanait un sourire incessant qui lui baignait tout le visage. Il avait une façon bien à lui de regarder de côté, comme si son regard riant tendait à converger, sur un point situé latéralement sur le même plan que le visage, avec le sourire des commissures de ses lèvres. Il n'avait rien d'un militaire. L'uniforme blanc à boutons de cuivre jurait sur lui comme tout ce qui n'est pas à sa place. Le képi, blanc également, avec l'aigle brodé d'or sur un écusson noir, lui allait mal, par ses dimensions et sa position : trop petit, il lui descendait, en plan incliné, du sommet du crâne au front. Toute sa personne sentait le laisser aller, un laisser aller qu'il affectait comme s'il faisait partie de ses mérites de soldat. Depuis Culiacan, il avait largement eu le temps de faire cirer ses bottes et de convoquer le coiffeur. Mais non : la poussière de ses chaussures et les poils de sa barbe étaient ceux-là mêmes qui avaient assisté au triomphe de son armée.

Cette fameuse blessure, seulement ridicule, à mon sens, parce qu'on la mentionnait, donna à Obregon l'occasion de parler assez de lui-même pour que, en dépit du ton jovial de ses paroles, je puisse commencer à le connaître. Dès les premiers instants il m'apparut comme un homme qui se sentait sûr de son immense valeur mais affectait de n'attacher aucune importance à la chose. Et cette attitude caractérisait tous ses actes ; Obregon ne vivait pas sur la terre des sincérités quotidiennes mais sur une estrade ; ce n'était pas un homme d'action mais un acteur. Ses idées, ses croyances, ses sentiments étaient comme ceux du monde du théâtre, destinés à briller aux yeux d'un public : il manquait de toute base personnelle, ne répondait à aucune réalité intérieure et personnelle. C'était, dans toute l'acception du terme, un histrion.

dans mon sens, où plutôt vint à mon aide. Il fit l'impossible pour effacer, ou du moins atténuer, la mauvaise impression que ma superbe avait pu produire sur Carranza. Il le fit au risque de se perdre lui-même avec noblesse et courage, entraîné par son naturel conciliant.

3. Les cinq fiancées de Garmendia

Au cours du bal somptueux que donna, pour ses adieux, don Venustiano à la société de Nogales, quelqu'un me dit :

— Voyez-vous ces jeunes filles qui dansent en face de nous ? Elles sont très jolies, très séduisantes, très engageantes, n'est-ce pas ? Eh bien, croyez-moi, elles n'existent pas à côté de celles de la petite ville de Magdalena. Ah ! celles-là ! Je ne trouverais pas de mots pour vous les décrire. Contentez-vous de savoir que Gustavo Garmendia, la nuit du bal, eut là-bas jusqu'à cinq fiancées...

Le colonel Garmendia venait de mourir au cours de la campagne du Sinaloa et sa mort, en donnant le départ à sa légende, commençait à transformer la réalité de ses actes. Mais ceci mis à part il était évident que Magdalena se présentait toujours, dans l'imagination des accompagnateurs de Carranza — et du Premier Chef lui-même — nimbée d'un halo de charmes que nul pourtant n'était capable de définir. « Ah ! Magdalena ! Magdalena ! » s'écriait-on. Que diable y avait-il à Magdalena ? C'était à peine si une ou deux réponses quittaient le plan des vagues exclamations. En fait tout semblait se réduire à une seule circonstance : à Magdalena il y avait plus de cent belles demoiselles à marier et pas un seul mâle — exception faite des Chinois — célibataire.

L'un des moindres laudateurs des demoiselles de Magdalena n'était pas le Premier Chef qui les évoquait souvent et se donnait pour leur débiteur. Quelques semaines plus tôt, quand don Venustiano, pour se rendre de Hermosillo à Nogales, s'y était arrêté, avec leur sens de l'hospitalité et leur enthousiasme elles lui avaient offert un bal qui avait

fait date ; aussi se sentait-il obligé, quand il retournerait de Nogales à Hermosillo de s'arrêter de nouveau dans la petite ville de Magdalena et d'offrir à ses admiratrices une soirée encore plus fastueuse.

Notre intérêt fut particulièrement éveillé quand, la veille du départ, nous vîmes se mouvoir bruyamment autour de la voiture de Carranza ceux qu'il avait chargés d'acheter et de rassembler, pour la fameuse fête, de lourdes caisses de vins et spiritueux — porto, xérès, champagne, cognac — et de grands paquets ou paniers de viandes froides ou en gelée, de charcuteries, de fruits frais, de fruits confits, de fruits secs, ainsi que de tout ce qui pouvait se trouver dans la plus proche ville américaine.

Nous arrivâmes là-bas au soir d'un jour splendide. Nous sautâmes de voiture — c'est-à-dire nos jeunes officiers (bottes et baudriers de cuir luisant, uniformes de drap fin et bien coupés, sombres gris, boutons de cuivre et aiguillettes dorées) — débordants d'optimisme. Le train venait de parcourir de fraîches vallées plantées de châtaigniers et de chênes, et quelque chose de cette atmosphère — parfum lumineux de la montagne — semblait nous suivre encore. « Elles » nous attendaient, comme un immense sourire accueillant, massées en groupes copieux sur la ville poussièrre du remblais. Leur bonjour venait à notre rencontre.

Les autorités de la ville vinrent souhaiter la bienvenue au Premier Chef et à sa suite. L'orchestre de l'État, envoyé d'avance par le gouverneur, joua les airs qui étaient notre hymne national : *La Adelita*, *La Valentina*, *La Juanita*. On cria « Vive... », on cria « A mort... ! » on jeta des bouquets de fleurs, des serpents, des confettis. Et les amitiés se nouèrent sans que personne eût fait les présentations.

Je ne sais plus qui parmi nous proposa de déclarer tout de suite, peut-être pour s'ouvrir un plus vaste champ d'action, ceux qui parmi nous étaient déjà mariés... Mais ces demoiselles ne voulurent pas en entendre parler. Nous les entendîmes aussitôt protester, en un verbiage unanime :

— Non, non. Nous ne voulons pas le savoir, ça ne nous intéresse pas. Mariés ou célibataires, pour nous c'est la même

2. La fête des balles

Attentif à tout ce qu'on disait à propos de Villa et du vilisme, ainsi qu'à ce que je voyais autour de moi, je me demandais souvent, à Ciudad Juarez, quels étaient les exploits qui peignaient le mieux la division du Nord : ceux qu'on supposait strictement historiques ou ceux qu'on qualifiait de légendaires ; ceux que l'on rapportait comme des choses vues, au sein de la réalité la plus immédiate, ou ceux qui portaient déjà, tangibles, sous le coup de l'exaltation poétique, les révélations essentielles. Or c'étaient toujours les prouesses de la seconde catégorie qui me semblaient les plus véridiques celles qui, à mon avis, étaient les plus dignes d'entrer dans l'histoire.

En effet, où trouver, par exemple, une meilleure peinture de Rodolfo Fierro — Fierro et le vilisme étaient deux miroirs placés face à face, deux façons d'être qui se reflétaient mutuellement à l'infini — que celle de certain récit qui me le montrait, après une des dernières batailles, en train d'exécuter, avec une fantaisie à la fois cruelle et créatrice, les terribles ordres de Villa ?

Cette bataille, particulièrement féconde, s'était terminée en laissant entre les mains de Villa pas moins de cinq cents prisonniers. Villa les fit séparer en deux groupes : d'un côté les volontaires d'Orozco, qu'on appelait les rouges ; de l'autre les fédéraux. Et comme il se sentait déjà assez fort pour se permettre des actes de grandeur, il décida de faire un exemple avec les prisonniers du premier groupe tandis qu'il se montrerait indulgent envers les autres. On passerait les rouges par les armes avant la nuit ; quant aux fédéraux on les ferait choisir entre se joindre aux troupes révolutionnaires ou bien

Il regarda de plus près l'effet de sa balle. Au bout de quelques secondes il dit :

— C'est drôle. En réfléchissant bien il me semble maintenant que la chose n'est pas si difficile que ça. Je me remets à croire l'avocat ! Oui mon garçon — il tourna le dos au mur pour me regarder — du temps où je tenais le maquis j'aurais fait ce que vous racontez du général Riveros. Parce qu'à cette époque-là, je passais jusqu'à dix mois sans toucher une femme ; j'avais toujours le corps frais. Ici ce n'est pas la même chose, on y est amené même malgré soi. Croyez-moi, l'avocat : la femme est le pire ennemi du tireur, comme elle l'est, dit-on, du totero.

Cette explication salvatrice me parut tout à fait plausible, et je l'aurais appuyée avec force arguments et théories si Villa n'avait pas changé le cours de ses pensées en me demandant soudain :

— Et vous l'ami, qu'est-ce que vous valez comme tireur ? Je me sentis comme coincé entre une épée et un mur. Je choisis l'épée.

— Rien, mon général.

— Allons, dit Villa ! Vous ne devez pas être si mauvais que ça, avec la vie que vous menez. Tirez un peu, que je voie. Sans rien dire, j'allais me mettre à l'endroit d'où Villa s'était tourné quelques minutes plus tôt. Je tirai mon revolver, visai longuement, et fis feu.

La balle manqua la douille de cinq à six centimètres.

— C'est vraiment mauvais, mon ami, me cria Villa. Maintenant, au jugé.

Je levai rapidement le bras et tirai. La balle s'écrasa à cinquante centimètres de la douille.

— Vraiment mauvais ! s'écria de nouveau Villa.

Comme je me rapprochais de lui il ajouta :

— Mon vieux, je me demande comment vous pouvez être encore en vie. Comment faites-vous pour vous défendre contre les carrancistas ?

Il croyait certainement que je passais ma vie le revolver à la main. Mais comme le déromper eût été me diminuer à ses yeux je me contentai de répondre

— Je me défends comme je peux, général.

Ma réponse ne le satisfît pas il répliqua en hochant la tête :

— Non, mon petit ami, non. Je vous vois mal parti. Un de ces quatre matins ils vont vous tuer.

Et il fixa sur moi ses yeux inquiets. Je sentis qu'il me regardait de haut en bas et de bas en haut comme l'Indien yaqui regarde tout ce qui entre dans son champ de vision : comme une cible éventuelle. Puis, il me passa le bras autour des épaules, m'attira vers lui et m'amena lentement jusqu'au mur de briques crues. Là, tournant le dos au groupe formé par les officiers, Aguirre Benavides et Dominguez, il reprit à voix basse, pour moi seul.

— Je vous ai à la bonne, l'ami, et je vous juge digne d'un sort meilleur. Alors je vais vous donner un conseil : un bon conseil, je vous jure. Suivez-le et gardez-le pour vous. Donnez-moi votre revolver : c'est avec ce doigt que vous pressez la gachette, non ?

— Si, général, avec celui-là.

— Bon. Eh bien, quand vous tirez au jugé, ne vous servez pas de celui-là, mais de son voisin.

Il me montra le médius.

— Et l'index, au lieu de l'utiliser pour pousser la gachette, mettez-le comme ça. Vous comprenez ?

— Je comprends.

— Mais faites bien attention : exactement comme ça, parce que tout en dépend et sinon ça ne marchera pas... Voilà, oui, comme ça...

Et certain de s'être fait bien comprendre, il ajouta en me prenant par le bras :

— Allons-y ! Essayez.

Il rejoignit le groupe des officiers et j'allai me placer à une distance convenable de la cible. Je tenais mon revolver comme il m'avait dit. Des que Villa me vit sur le point de tirer il m'encouragea.

— Tirez sans crainte, ça ira.

Je tirai presque sans viser. La balle alla se perdre dans le vide.

— C'est pire qu'avant, général, dis-je.

— Vous le croyez. Tirez de nouveau, je suis le professeur. Je tirai une deuxième fois. La balle s'écrasa à cinquante centimètres de la douille. Villa dit alors sur un ton catégorique :

— Ça va mieux. Encore une fois, toujours sans viser.

Lexique

Caudillo: Un caudillo est un leader politique, militaire et/ou idéologique en Amérique latine. On utilise ce terme pour nommer les chefs militaires et politiques qui ont pris le pouvoir dans certaines régions après l'indépendance des pays d'Amérique latine. La principale différence entre le caudillo et le dictateur est le besoin d'appui populaire; un caudillo est le produit d'une démocratie primitive dans laquelle les masses populaires suivent un leader qui représente les valeurs et l'identité de la région qu'il gouverne. En Amérique latine, ce terme peut avoir une connotation positive ou négative selon la position politique de la personne qui l'emploie.

Hacienda: Grande propriété foncière et agricole, en Amérique latine.

Anarchisme: L'anarchisme est un mouvement philosophique et politique hostile à toute hiérarchie et autorité. L'anarchisme critique de manière radicale toutes les institutions coercitives : capitalisme, armée, police, famille patriarcale, religion... et surtout l'Etat dont il prône la disparition. Cette critique s'applique aussi à toutes les formes de domination qu'elles soient morales, sociales, économiques ou politiques; exemple : oppression de classe, de race, de sexe, d'orientation sexuelle, etc. La société que l'anarchisme souhaite mettre en place est basée sur des valeurs libertaires, sans domination, où les hommes émancipés et égaux coopèrent librement. Les libertés individuelles constitueraient la base de l'organisation sociale et des relations économiques et politiques. La liberté offre en effet à l'homme la possibilité de se réaliser pleinement et d'atteindre tout son potentiel. Il ne peut être totalement libre que si la société est constituée d'individus libres.

L'anarchisme est aussi une philosophie qui refuse tout dogmatisme et met en avant l'autonomie de la conscience morale, au-delà des notions de bien et de mal définies par une quelconque institution ou "pensée dominante". L'homme doit être libre de se déterminer par lui-même et de l'exprimer.

Dictature: La dictature est un régime politique arbitraire et coercitif dans lequel tous les pouvoirs sont concentrés entre les mains d'un seul homme, le dictateur, ou d'un groupe d'hommes (ex : junte militaire). Le pouvoir n'étant ni partagé (pas de séparation des pouvoirs), ni contrôlé (absence d'élections libres, de constitution), les libertés individuelles n'étant pas garanties, la dictature s'oppose à la démocratie. Elle doit donc s'imposer et se maintenir par la force en s'appuyant sur l'armée, sur une milice, sur un parti, sur une caste, sur un groupe religieux ou social.

Les Cristeros: Paysans catholiques insurgés au Mexique, qui dénoncent et prennent les armes et tiennent en échec le pouvoir fédéral anticatholique. Ce

mouvement est né en 1925 du désespoir des fidèles dépourvus de leurs églises. Il prend fin en 1929.

Charro: Ce terme fait référence à un cavalier d'élite et dresseur sud américain. Le Charro mexicain traditionnel est connu pour les vêtements colorés et pour le type spécifique de rodéo, appelé charreada y coleadero. Au même titre que le Gaucho, le Charro fait partie d'une classe à part, prestigieuse et respectée, symbolisant l'honneur et la virilité.

Peones: Un ouvrier non qualifié agricole d'Amérique latine, lié dans la servitude à un créancier propriétaire.

Gaucho: Cavaliers de la pampa, que l'on peut considérer comme les équivalents sud-américains des cow-boys, et qui symbolisent la liberté.

Pampa: La pampa est une vaste prairie que l'on retrouve en Amérique du Sud seulement.

Sombrero: Chapeau à large bord porté en Amérique latine

Daguerréotype: Le daguerréotype est un procédé photographique mis au point par Louis Daguerre. À la différence des photographies modernes, il s'agit d'une image sans négatif, exposée directement sur une surface en argent polie comme un miroir.

Préhispanique: L'époque préhispanique correspond à la période antérieure à l'arrivée de Christophe Colomb en 1492 et à la domination espagnole et portugaise en Amérique du sud.

Mésoamérique: Cette expression désigne la partie du continent américain dominée par les Aztèques avant l'arrivée des Européens. Elle s'étend tout autour du Golfe du Mexique.

Autocratie: L'autocratie est un régime politique dans lequel le souverain tire ses pouvoirs et sa légitimité de lui-même. Son autorité ne connaît aucune limitation. L'autocratie est une forme de totalitarisme avec un pouvoir absolu et personnel.

Bibliographie

Supports papiers:

- Emiliano Zapata et la révolution mexicaine de John Womack, édition la découverte/poche, 1969.
- Villa, Zapata et le Mexique en feu de Bernard Oudin, édition Découvertes Gallimard Histoire, 1989.
- Que sais-je? Le Mexique de Alain Musset, collection encyclopédique fondée par Paul Angoulvent, Puf, 2004.
- Histoire du Mexique de Brian R.Hamnett, édition Perrin pour l'histoire, 1999.
- Pancho villa et la révolution mexicaine Xxe siècle de Manuel plana, édition casterman Giunti, 1993
- livre d'Histoire Première littéraire, ES et S, de Jean-Michel Lambin, édition Hachette Education.
- L'aigle et le serpent par Martin Luis Guzman, La croix du Sud collection dirigée par Roger Caillois, édition Gallimard, 1967, Roman.
- L'ombre du caudillo par Martin Luis Guzman, édition Gallimard, 1930 (traduit de l'espagnol), Roman.
- Le Mexique insurgé par John Reed, collection « voix » dirigée par Franchita Gonzales Batle, édition François Maspero, 1975.
- Encyclopédie Universalis, édition 2002

Supports visuels

- Zapata mort ou vif.

Réalisation: Patrick Le Gall

Production: les films d'ici, avec la participatio de Ation Production, France 3, filмотeca, UNAM, CNC.

Distribution: ADAV/Les films d'ici

France,1992, 52', couleur, documentaire.

- Image de la culture: sciences humaines & faits de société Véridique Légende du sous-commandant Marcos (La).

Réalisation: Carmen Castillo, Tessa Brisac.

Production: Anabase productions, La sept-Arte, Ina.

Participation: CNC, Procirep.

1995, 64', couleur, documentaire.

Supports électroniques

- Encyclopédie de Luxe 2002 Microsoft Encarta
- <http://www.vivamexico.info/>
- http://mediatheque.ville-haguenau.fr/files/Bibliographie_Mexique.pdf
- <http://mexiqueculture.org/cat/manifestations-hors-les-murs/>
- <http://mapierrealedifice.blogspot.com/2006/06/caudillos-dhier-caudillos-daujoudhui.html>
- <http://portal.unesco.org/culture/fr/ev.php>
- <http://www.oberlin.edu/faculty/svolk/361f04syllabusMain.htm>
- <http://notmytribe.com/tag/mexico>
- <http://intransigeants.wordpress.com/tag/messe/>

Remerciements

Nous remercions pour ce TPE, l'équipe pédagogique qui nous a suivis, Mme Biot, Mme Perrat et Mr Roche ainsi que les documentalistes du CDI du lycée du Parc.